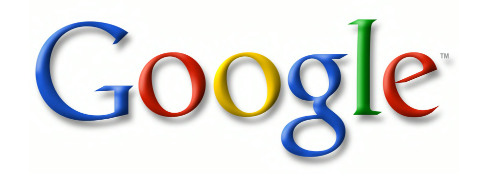
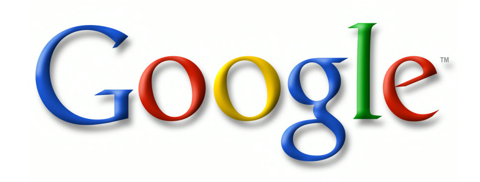





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

incpl ~~D~~ ô table

RECUËIL DE PLUSIEURS PIÈCES D'ÉLOQUENCE ET DE POËSIE,

PRÉSENTÉES

A L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX,

Pour les Prix de l'année M. DCC. XXI.

Avec les Discours prononcez cette année dans les Assemblées publiques.



A TOULOUSE,
Chez CLAUDE-GILLES LECAMUS, Imprimeur du Roi & de l'Académie des Jeux Floraux.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.

L'ACADE'MIE des Jeux Floraux a distribué les Prix en la manière accoûtumée, le troisiéme de *Mai* de l'année 1721.

M. Sede, Baron de Lieoux, & Maître des Eaux & Forêts de Comenges, est l'Auteur de l'Ode intitulée le VERRE, qui a remporté le prémier Prix.

Le second Prix a été adjugé au Poëme, intitulé LES AVANTAGES DU STOÏCISME, &c. qui est du R. P. Cléric, Jesuite. C'est la quatriéme fois que cet Auteur a remporté la Violette, qui est destinée pour le Poëme : mais attendu que de ces quatre Prix il y en a un qui a été adjugé en 1698. comme Prix accessoire, à une Ode de ce même Auteur, l'Académie n'a pas crû que ce Prix dût être compté dans le nombre des trois,

qu'un Auteur peut remporter dans le même genre, suivant le Statut de l'Académie.

Le Prix de l'Eglogue a été adjugé à une Elégie qui a pour titre LA NIMPHE DE VERSAILLES. Elle est du P. Bellet, de la Doctrine Chrétienne, Professeur de Rhétorique au Collége de l'Esquille. Il a déja eu un Prix dans ce genre.

Le Prix du Discours a été donné à M. Coste, Avocat au Parlement, qui remporta en 1719. le Prix de ce genre.

Le Public ne sçauroit être assez informé du nombre & de la qualité des Prix que l'Académie des Jeux Floraux donne chaque année:

Il y en a quatre. Le prémier est une Amaranthe d'or, de la valeur de quatre cens livres, qui est adjugé à une Ode.

Le second est une Violette d'argent, de la valeur de deux cens cinquante livres, que l'on donne à un Poëme de soixante Vers au moins, & de cent Vers au plus, tous Alexandrins & suivis, ou à Rimes plates, dont le sujet doit être héroïque.

Le troisiéme est une Eglantine d'argent, du prix de deux cens cinquante livres, qui est adjugé à une Piéce de Prose d'un quart d'heure, ou d'une petite demie-heure de lecture, dont l'Académie publie

toutes les années le Sujet, qui sera pour l'année prochaine 1722.

RIEN N'ASSÛRE DAVANTAGE LA SUPERIORITE' D'UNE NATION, QUE LA CULTURE DES SCIENCES ET DES ARTS.

Le quatriéme Prix est un Souci d'argent, de la valeur de deux cens livres. On le donne à une Elégie, à une Eglogue, ou à une Idile.

Le sujet de toutes les sortes de Poësies qui peuvent prétendre à ces Prix, sera au choix des Auteurs..

A l'égard des Vers, ils doivent être réguliers, & n'avoir rien de burlesque, de satirique ni d'indécent.

Toutes Personnes, de quelque qualité & païs qu'elles soient, de l'un & de l'autre sexe, pourront aspirer aux Prix.

Les Auteurs qui y prétendront, feront remettre leurs Ouvrages dans tout le mois de Janvier de l'année 1722. lequel étant expiré, on n'en recevra plus

Il faudra qu'on s'adresse à Monsieur le Chevalier de Catellan, Sécrétaire perpétuel des Jeux Floraux, qui loge prés les Grands Carmes.

Les Auteurs ne mettront point leurs

Noms à leurs Ouvrages ; mais seulement une Sentence ; & ils prendront les précautions nécessaires pour n'être pas reconnus & nommez dans le Public comme Auteurs de ces Ouvrages, avant qu'ils ayent été examinez & jugez.

Le Sécrétaire des Jeux en écrira la reception sur un Regître, où il mettra le nom, la qualité & la demeure des Personnes qui lui auront délivré les Ouvrages, lesquelles signeront le Regître, & en même tems recevront un Récépissé de ces Ouvrages, dont elles seront obligées de fournir trois Copies pareilles & bien lisibles à Monsieur le Sécrétaire.

On avertit les Auteurs de ne se point faire connoître avant la distribution des Prix, & de s'abstenir de toute sollicitation, les Statuts de l'Académie excluant du Prix tout Ouvrage pour lequel on aura sollicité.

On avertit encore que c'est une Loi de l'Académie de n'adjuger les Prix qu'à des Ouvrages nouveaux, & d'exclure ceux qu'on reconnoîtra avoir déja paru ; que les Auteurs qui font courir leurs Ouvrages avant qu'ils soient examinez & jugez, contreviennent à cette Loi ; qu'un Ouvrage dont il aura couru des Copies dans le

Public, ne sera pas regardé comme nouveau, & qu'il sera exclus du Prix.

Les Ouvrages qu'on découvrira n'avoir pas été faits par celui qui s'en dira l'Auteur, seront aussi exclus du Prix : c'est un des Statuts de l'Académie. On avertit donc les Auteurs de qui les Ouvrages auront remporté des Prix, qu'ils sont obligez pour les recevoir, de se présenter eux-mêmes l'aprés-midi du troisiéme jour du mois de Mai, s'ils sont dans la ville de Toulouse ; & en ce cas on leur délivrera les Prix, dés qu'ils se présenteront : que s'ils sont Etrangers & hors de portée de venir les recevoir eux-mêmes, ils seront obligez d'envoyer à une Personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, pour la remettre à Monsieur le Chevalier de Catellan, avec le Récépicé qu'il aura fait de l'Ouvrage.

On avertit aussi que ceux qui remettront au Bureau de la Poste des Paquèts adressez à Monsieur le Sécrétaire des Jeux, les doivent affranchir, s'ils veulent qu'on les retire. Sans cette précaution, ils doivent être assûrez qu'on laissera leurs Paquèts au Bureau, ou que quand même on les retireroit, on ne les remettra point à la Compagnie. D'ailleurs, pour ce qui

regarde les Ouvrages qu'on envoyera pour les Prix, il est nécessaire de se servir de la voye de quelque Habitant de Toulouse, qui remette les Ouvrages, & en retire le Récépicé de Monsieur le Sécrétaire, pour éviter l'embarras qui surviendroit, si une Pièce ainsi remise par le Courier à droiture, à Monsieur le Sécrétaire, venoit à être jugée digne du Prix, parce qu'on ne sçauroit à qui le déliver.

NOUVEAUX AVERTISSEMENS.

On avertit les Auteurs, que l'Académie a pris une nouvelle Délibération de s'en tenir rigoureusement à ce qui est porté par l'Article X. des Statuts, au sujet du tems fixé pour la remise des Ouvrages, & qu'on n'en recevra point, sous quelque prétexte que ce puisse être, aprés le mois de Janvier expiré.

On avertit aussi le Public que les Ouvrages qui se trouveront composez sur des Sujets proposez par d'autres Académies, n'entreront point dans le concours. Quoique l'Académie en ait déja couronné plusieurs de cette espèce, aprés avoir pris les éclaircissemens nécessaires pour s'assûrer qu'ils n'avoient point été présentez ailleurs, elle a crû devoir prendre cette Délibération, pour éviter les embarras qui naissent de la nécessité où elle se trouve d'avoir recours à de pareils éclaircissemens.

ODE

ODE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

PAR LE JUGEMENT

DE L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX;

EN L'ANNÉE M. DCC. XXI.

Par Monsieur DE SEDE, *Baron de Lieoux, & Maître des Eeaux & Forêts de Comenges.*

A

LE VERRE,

ODE.

QUE de l'éclat d'un Or perfide,
S'enorgueïllisse l'Opulent;
Que le Guerrier, de sang avide,
Chérisse un fer étincelant.
Métaux cruels, je vous déteste:
Plus éclatant, & moins funeste,
Le VERRE a fixé mes regards.
Accourez, Filles de Mémoire:
S'il est fragile, que sa gloire
S'affranchisse au moins des hazards.

Dites-nous comment jugé digne
D'orner la Demeure des Dieux, a
Il fut, par une Ecole insigne,
Autrefois placé dans les Cieux.

a Cieux Crystallins.

A l'envi de l'Architecture, [a]
Aux Mortels encore il assûre
Les Aziles les plus charmans.
Seul il peut, écartant Borée,
Au clair Phébus ouvrir l'entrée
De nos Superbes Bâtimens.

Tu vas étendre tes conquêtes, [b]
Redoutable Dieu des Amours;
Déja, pour embellir tes Fêtes,
Le VERRE t'offre son secours.
Par un Art qu'aime la Nature,
Voi comme il règle la parure
D'une Beauté que tu chéris.
A nos vœux ailleurs si contraire,
Le pénible secret de plaire,
Dans le VERRE est d'abord appris.

Loin de toi, liqueur de la treille, [c]
Les coupes d'un riche Métal:
J'aime à te voir claire & vermeille,

[a] Le Vitrage des Maisons. [b] Le Miroir. [c] Verre à boire

Rire en un vase de Cryſtal. [a]
Ainſi ſur les Autels portée,
Des Dieux qu'oſa braver Penthée, [b]
Pour nous tu briguois la faveur:
Ainſi t'attirant nos ſuffrages,
Au Buveur charmé tu ménages
Un avant-goût de ta ſaveur.

Romains, dont la Flote aguerrie
Se plaît à maîtriſer les Mers,
Une Cité, des Dieux chérie, [c]
Vous prépare d'affreux revers.
Votre vaillance ſeroit vaine;
Un Mortel [d] que Minerve amène,
Va porter le feu ſur les eaux.
Nouveau ſpectacle pour la terre;
En ſes mains, rival du tonnerre,
Le VERRE embraſe [e] vos Vaiſſeaux.

a Vaſes de Verre dont on ſe ſervoit dans les Sacrifices. *Pauſan.*
b Prince de Thèbes, ennemi des Dieux, & qui s'oppoſa le premier au Culte de Bacchus. *Ovid. Metam.*
c Siracuſe aſſiegée par les Romains, Ville recommandable par la magnificence & le grand nombre de ſes Temples. *Tit. Liv.*
d Archimède. e Il brûla les Vaiſſeaux des Romains, avec des Miroirs ardens. *Diod. Dion. Henric. Spond.*

Mais pourquoi, sçavante Minerve,
Porter le VERRE au Champ de Mars ?
Que par toi désormais il serve
Au progrès des paisibles Arts.
De ses plus hauts secrets avare,
Long-tems la Nature bizarre,
Trompa nos regards curieux :
Renouvellant l'art de Lyncée,
Enfin le VERRE l'a forcée[a]
A se dévoiler à nos yeux.

Bien-tôt par lui de l'Empirée,[b]
Les chemins me seront ouverts.
J'irai de la Plage azurée ;
Parcourir les vastes Deserts.
Quelles découvertes sçavantes !
Sous ces Voutes toûjours brillantes,
Quels Mondes vois-je suspendus ![c]
Grands Dieux, aux œuvres que j'admire,
Je vous connois, & j'y sçais lire
Les hommages qui vous sont dûs.

[a] Microscope, Siphons & autres Ouvrages de Verre dont on se sert pour les expériences de Physique.
[b] Lunettes d'approche. [c] Les Planetes.

Le VERRE ainsi, sage Uranie, [a]
Secondant tes heureux efforts,
Des Cieux nous fait voir l'harmonie,
Et nous en marque les accords.
Là par une route nouvelle,
Ose, avec ce guide fidéle,
Montrer l'avenir aux Humains :
Mais obscurcis ces yeux coupables, [b]
Qui, sur des secrets respectables,
Y vont épier les Destins.

D'un Vieillard que fuit la Lumière, [c]
J'entens les reproches plaintifs ;
Sous une mourante paupière,
L'âge tient ses regards captifs.
VERRE précieux, il t'implore ;
Des Ecrits que le Pinde honore,
Montre-lui les riches trésors :
Qu'au moins, par ta clarté propice,
Négligé des Vivans, il puisse
Joüir du commerce des Morts.

a L'Astronomie. b L'Astrologie. c Les Lunettes.

Ici des heures trop rapides, a
Je te vois décrire le tour:
Un trait de flâme que tu guides,
A nos yeux mesure le jour.
Secours encor non moins utile; b
Roulant une poussière agile,
Tu comptes même les instans.
De nos jours image naïve,
Cette poussière fugitive
Coule, & suit la trace du tems.

Frêles grandeurs, brillante Idole,
Du Sort joüet toûjours nouveau,
Le VERRE fut votre symbole;
Il deviendra votre tombeau. c
A travers vos Urnes funèbres,
Ah! désormais, Héros célèbres,
Répandez d'utiles terreurs.
Objet plus touchant & plus tendre;

a Horloge de réflexion, marquant les heures avec un trait de lumière, qui est reflèchi par le Verre.
b Horloge de sable.
c Urnes de Verre, où l'on renfermoit les cendres des Morts. *Diod. Sicul.*

Amis

Amis si chers ; que votre cendre
Nourrisse & calme nos douleurs.

Qu'une noble ardeur vous anime ;
Du VERRE Artisans glorieux[a],
Votre Art merveilleux nous exprime
La promte puissance des Dieux.
Telles qu'en l'Empire de Flore,
Mille Fleurs s'empressent d'éclore ;[b]
Au soufle amoureux des Zéphirs ;
Utile ornement de la Terre,
Tel par vous animé le VERRE,
Sert nos besoins & nos plaisirs.

. . . . *Addere plura*
Dum cupit, ah! quoties perdidit Autor Opus?
Mart.

a Gentilshommes Verriers.
b Le Verre se travaille en soufflant.

LES PREMIERS RAVAGES DE LA PESTE,

ODE

Qui a concouru.

DE vices & d'excès infames,
Eternelle Contagion,
Tes horreurs ne font sur nos Ames,
Qu'une légère impression.
Contagion moins détestable,
Mais à nos sens plus redoutable,
Rèpands à grands flots ton venin :
Trouble, par ton soufle homicide,
Ce repos honteux & perfide,
Qui brave le courroux divin.

Hélas ! trop hâté par nos crimes,
Fatal Vaisseau, je t'apperçoi.
La Mer voit-elle en ses abîmes
Un Monstre plus affreux que toi ?

Du noir poiſon de tes entrailles ;
Quels feux féconds en funerailles,
S'allument déja dans les airs ?
Que vois-je ? hélas ! quels incendies,
Si promts à terminer nos vies,
Vont changer nos Murs en Deſerts.

De leurs embraſemens horribles,
Quel Art arrêtera le cours ;
Et contre leurs dards inviſibles,
Qui pourra défendre ſes jours ?
Fuyez, plaiſirs, *jeux*, *foles joyes* ;
Nous ne ſerons plus que les proyes
De leurs implacables fureurs.
Que dis-je ? l'Europe allarmée,
Au ſeul bruit de la Renommée,
Frémit déja de nos malheurs.

Quels objets à mes yeux expoſe
Ce ſéjour d'horreur & de deüil,
Où chaque toit qui le compoſe,
Ne m'offre qu'un vaſte cercueïl ?

Où les Victimes entassées ;
Ici mourantes , là glacées ;
Par tout s'opposent à mes pas ;
Où ce qui reste , & qui soûpire ;
A tous les instans qu'il respire ;
Pense respirer le trépas.

Est - ce la Discorde barbare ;
Qui rend tous les cœurs ennemis ?
La Sœur du Frére se sépare ,
Le Pére fuit l'aspect du Fils.
Amis , Parens , Epoux fidéles ,
Sont - ce des haines mutuelles
Qui rompent vos plus sacrez nœuds ?
La haine n'est point si puissante :
Non , d'une frayeur plus pressante
Naissent vos divorces affreux.

Dans ce trouble , où tout se disperse ;
Je vois les Temples désertez ;
De l'Interêt & du Commerce ;
Tous les mouvemens arrêtez ;

La Grandeur jadis adorée ;
La Beauté même idolatrée ;
Essuyans de cruels rebuts :
La tendre Enfance qu'on délaisse ;
L'avare & soigneuse Vieillesse,
Que les trésors ne touchent plus.

Cependant croissent les ténèbres ;
Et le déluge des moissons :
Leurs flots épais, leurs poids funèbres ;
Des Mourans étouffent les sons.
Dans ces gouffres de pourriture,
Nagent la Pourpre & la Dorure,
A côté des plus vils drapeaux.
Où suis - je ? toutes les Barrières
Cèdent aux vapeurs meurtrières ;
Et tout se transforme en Tombeaux.

Mais d'où vient ce profond silence ?
Quoi ? nul ne pleure ses douleurs.
Ah ! les maux, par leur violence,
Font cesser les cris & les pleurs.

Leur excès a changé les larmes,
Et les éclatantes alarmes,
En un ſtupide déſeſpoir.
Aux plus tumultueuſes craintes;
Aux tranſports, aux amères plaintes;
Succède un calme encor plus noir.

Triſte cité, quelles diſgraces!
Les plus beaux traits ſont effacez.
La Mort, ſous ſes impures traces,
Quels charmes tient-elle éclipſez!
Où brilloient les ris, l'opulence,
Règne ſa lugubre influence;
Et ſous de ſuperbes lambris,
La Fortune, en ces jours tragiques,
Voit livrez aux chiens faméliques,
Ses plus enviez favoris.

Mais parmi ces images ſombres,
Quel Mortel * à mes yeux reluit?
Son éclat balance les Ombres
De cette ténébreuſe nuit.

* L'Evêque de Marſeille.

De sa lumière favorable ;
Le rayon promt & secourable ;
Suit de près la Mort en tous lieux.
Son activité , son courage ,
Imitent l'ardeur & la rage
Du Monstre aveugle & furieux.

Arrête, Furie effrénée ,
Cède aux Vertus de ce Héros.
Tu fuis ; mais ta faux détournée ;
Vient ravager d'autres Troupeaux.
Peuples , vos fidéles Cohortes ,
Sans cesse veillent à vos Portes ,
Pour l'écarter loin de vos Murs.
Ah ! faites veiller l'Innocence ;
Que les Mœurs soient votre défense ;
Ce sont les Remparts les plus sûrs.

Post ignem etherea domo
Subductum, macies , & nova febrium
Terris incubuit cohors.
Hor. Ode 3. Lib. 1.

LA PESTE DE MARSEILLE,

ODE

Qui a concouru.

O VENTS! ô Péres des Naufrages!
Brisez - le contre cet écueïl,
Ce Vaisseau [a], qui vient sur nos Plages,
Parer [b] & nourrir notre orgueïl.
Qu'il périsse. Ah ! non, Dieu le guide;
Respéctez sa charge [c] homicide;
Elle châtira nos forfaits.
Tes présens deviennent nos crimes;
Seigneur; par cent mille Victimes,
Vange l'abus de tes bienfaits.

Ta bonté réclame ton ire;
Tonne, frappe; mais dans quel Port
Ira - t - il, cet affreux Navire,

[a] Un Vaisseau apporta la Peste à Marseille.
[b] Il étoit chargé de riches Marchandises de soye.
[c] Ces soyeries étoient pestiferées.

Débarquer

Débarquer la Peste & la Mort ?
Sous tes Murs son anchre se jette ;
O Marseille ; & le luxe achète
La dépoüille des Syriens.
Funeste dépoüille, elle enfante, [a]
Avec la lugubre Epouvante,
L'Assassin de tes Citoyens.

Sur ses traces ; toûjours infectes ;
Voltigent les légers essains, [b]
De ces invisibles Insectes,
Qu'il associe à ses desseins.
Leur venin dans le sang se glisse ;
Et le sang, d'abord leur complice ;
Porte, avec eux, le coup fatal.
Que l'Art de Galien s'épuise ;
Le Remède [c] les favorise ;
Et peut-être même a le mal.

[a] Ce Vaisseau avoit fait sa cargaison à la Rade de Seyde, Ville de la Phénicie en Syrie.

[b] D'habiles Médecins modernes prétendent avoir découvert, par le moyen du microscope, que le charbon de la Peste est une fourmillère de petits Serpens aslez, qui se répandent par tout.

[c] Le Remède dont on se servit d'abord, ne réüssit pas ; & il pouvoit être imbû de corpuscules pestiférez, comme tant d'autres choses.

L'œil pâlit ; le cerveau se trouble ;
Le cœur s'embrase : un froid glaçon,
En suspend les feux, & redouble
L'assaut d'un turbulent frisson.
Sous une tumeur enflamée,
Quelquefois la Mort renfermée,
Par ses lenteurs aime à punir.
Souvent, plus qu'un vautour rapide,
Elle refuse, la perfide,
Un moment pour la voir venir.

Gauloise Athènes a, sœur de Rome,
Marseille, éternise ton deüil :
Féconde en Morts, la mort d'un Homme b
T'ouvre à chaque instant un Cercueil.
Son mal survit à son Cadavre ;
Et les Barrières de ton Havre
Sur les Flots ne l'arrêtent pas.
Il se rèpand ; il t'environne :
Le Voisin au Voisin le donne ;
Et tout ne meurt que d'un trépas.

a Cicéron & Tacite donnent ces noms à Marseille.
b Le prémier qui déplia les étoffes de soye, prit la Peste, en mourut, & la communiqua.

Ainsi, quand du sein d'un Nuage,
La Foudre brûle un vieux Sapin,
Qui d'un aride & long branchage
Dans un Bois embrasse un vieux Pin ;
D'Arbre en Arbre la flâme ondoye ;
Le Chêne pompeux est la proye
D'un autre Chêne plus pompeux ;
Le Hêtre consume l'Erable ;
Et l'incedie inéxorable.
Dévore tout des mêmes feux.

Mourant lui-même, l'Ami pleure
Ses Amis, ou morts, ou mourans :
La Sœur expire ; & la même heure
Voit tous ses Fréres expirans.
L'Epouse avec l'Epoux succombe ;
Le Fils inconsolable tombe
Dans la Fosse qu'il leur ouvroit.
Frappé par l'odeur qu'il respire,
Le Prêtre accomplit son martyre
Sur le Pauvre qu'il secouroit.

Mais ô honte ! ô nouvelle injure
Pour le ſang & l'humanité !
Je l'ai vû ; (mais Race future ,
Doute des faits dont j'ai douté.)
Oüi j'ai vû , ſur des chars infames ,
Jetter des Vieilards & des Femmes ,
Par leurs Enfans ſourds à leurs cris :
J'ai vû des Enfans que leur Pére ,
Aidé par leur barbare Mére ,
Enterroit moins morts que pourris.

J'ai vû , dans des Places publiques ,
Se traîner , le fer à la main ,
Des Peſtiférez faméliques ,
Et s'aſſaſſiner pour un pain.
J'ai vû . . . . Mais cachons ce carnage :
Ne déshonorez pas notre âge ,
Brigands ; attendez leur trépas.
Je parle envain : les lits regorgent
Du ſang des Moribonds , qu'égorgent
D'impitoyables Scélérats.

Le dirai-je? le jour achève
Le sacrilége de la nuit;
Et de l'Or que le meurtre enlève,
La débauche est souvent le fruit.
Aux forfaits la porte est ouverte;
Le bon ordre se déconcerte;
La rage au desespoir se joint.
Dans les maisons & dans les ruës,
Déja les herbes seroient cruës,
Si les Morts ne les couvroient point.

La *Piété* ferme ses Temples:
On se fuit l'un l'autre; & l'on craint
De voir de trop près les éxemples
D'un zèle aussi hardi que saint.
Oüi, de tout Marseille alarmée,
Craint jusqu'au nouveau Borromée, *
Qu'invoque presque son Troupeau.
Sur les jours du Pasteur Dieu veille:

* Saint Charles Borromée, Archevêque de Milan, secourut cette Ville affligée de la Peste, avec une charité & une intrépidité extraordinaire. Monseigneur de Belzunce, Evêque de Marseille, vient d'être son parfait imitateur, dans une pareille calamité.

Mais Marseille n'est de Marseille
Que la terreur & le tombeau.

Seuls restes d'un antique Empire, [a]
Hélas ! qu'êtes - vous devenus ?
Cent guerres n'ont pû le détruire :
En six mois ne seriez - vous plus ?
Sur vos Tours les Corbeaux croassent ;
Sur vos Morts les Chiens se ramassent,
Et s'empoisonnent de leur chair.
Les Vers redoutent leur pâture ;
Et souvent, pour la Sépulture,
La Terre a besoin de la Mer. [b]

C'est assez, grand Dieu : ta Justice
Veut - elle nous anéantir ?
Tes yeux virent notre malice ;
Daigne voir notre repentir.
Laisse au - moins t'arracher les armes

a Les Phocéens fondèrent Marseille l'an 164. après la Fondation de Rome. Marseille fut Souveraine pendant plusieurs siècles ; & soûtint beaucoup de guerres contre les Gaulois, les Liguriens, les Carthaginois, &c.

b Au défaut de Fosses, on remplissoit de Cadavres un vieux Vaisseau, & on le couloit à fond dans la Mer.

Par ces Orphelins , dont les larmes ;
Pour leurs Péres ont satisfait.
Connus de toi seul, ils s'ignorent :
Sois leur Pére, & fais qu'ils t'honorent
Plus que leurs Familles n'ont fait.

Que par eux Marseille renaisse ;
Et que dans son Port l'Univers
Se rassemble, & te reconnoisse
Seul Dieu de la Terre & des Mers.
O miracle ! elle va revivre :
Du Monstre un Guerrier [b] la délivre :
La pâle Mort fuit à grands pas.
Mais que vois-je ? ô Rhône ! ô Durance !
Pleurez avec moi la Provence,
Et sauvez nos autres Climats.

Dominus mortificat, & vivificat, deducit ad inferos, & reducit. 1. Regum, C. 2.

a On assure qu'il y a dans Marseille près de deux mille petits Enfans, qui ont survêcu à leurs Familles, & dont on ignore les noms.

b Le bon ordre a été rètabli dans Marseille, par Monsieur le Comte de Langeron, Commandant de cette Ville.

Par le R. P. CLERIC, *de la Compagnie de Jesus, qui a remporté le Prix du Poeme.*

LE CARACTERE DU STILE,

ODE

Qui a concouru.

COMME on voit une Belle essayer, incertaine,
La parure & le negligé,
Ainsi du choix du Stile une Muse est en peine;
Le faut-il simple, ou plus chargé?

Le Sculpteur, dont la main jette une draperie,
Dédaigne d'en ranger les plis;
Qui peint des fruits, des fleurs, fuira la simétrie.
Qu'ils soient vrais, ils sont accomplis.

Le Lecteur soupçonneux, voit tant de soins de plaire:
Comme un voile a de vrais défauts:
Cet amas de brillans inspire à sa colère,
Le désir de les trouver faux.

On

On accuſe Héſiode, Homère, Théocrite,
D'un excès de naïveté.
Notre âge délicat ne l'a que trop proſcrite;
Nos Bergers ont l'air apprêté.

Tranſportons-nous ici, l'Eſpagne & l'Italie?
Tout n'eſt qu'étincelles, qu'éclairs.
Ainſi que le Tableau, le Vers veut qu'on allie
Des endroits plus bruns aux plus clairs.

Eh! comment reſpirer lorſque dans une phraſe,
On voit traits ſur traits s'entaſſer?
Tu marches rarement; tu dois voler, Pégaze;
Mais il ne faut pas te forcer.

Aimez-vous mieux l'Auteur qui, prolixe en ſon Stile,
Ne vous laiſſe rien à penſer?
Il charge ſon diſcours d'un détail inutile.
M'inſtruire ainſi, c'eſt m'offenſer.

Termes, que tous les Arts peuvent prêter au nôtre,

Source de sens, heureux secours;
Métaphore, qui fais voir un objet dans l'autre,
C'est à vous que j'aurai recours.

De mots efféminez préservons notre Stile;
Fuyons aussi la dureté:
Qu'il soit doux & nerveux, tel qu'on dépeint Achille,
Orné d'une mâle beauté.

Si j'ose dans mes Vers employer la Morale,
Loin de la présenter nuëment,
Je veux qu'on la devine, & non qu'elle s'étale;
Point de leçons; tout sentiment.

Horace, pour prêcher les vertus à la Ville,
Ne prend point un ton de Docteur;
Mais de loin, en peignant de son champêtre Azile,
La Paix, le Repos enchanteur.

Aux Romains amollis, pour rendre le courage,
Sous quels traits sçait-il se voiler!

C'est Romulus, qui sort du céleste nuage ;
C'est Régulus, qui va parler.

Le Gothique sans goût, d'ornemens arbitraires
Accabloit tous les bâtimens :
Le Moderne choisit les pièces nécessaires,
Pour les tourner en ornemens.

Chaque genre à son Stile : à l'Eglogue s'attache
Le Stile élégant ; mais naïf.
Que le Berger se montre, & que l'Auteur se cache :
Dans l'Ode je suis moins captif.

L'Entouziasme a-t-il des ècarts sans mesure ;
Un saut de propos en propos ?
Non, c'est de traits divers cacher bien la tissure ;
Coudre des sens, & non des mots.

Mais moi fier des leçons d'Aristote & d'Horace,

Suis - je sûr de les pratiquer ?
On ne les sçait qu'en gros : le détail embarrasse,
Et l'Instant de les appliquer.

Quid deceat, quid non.
Horat. Art. Poët.

MALTE,

ODE.

LOIN d'ici, Héros de la Fable,
Idoles de la vanité,
Dont le nom fut si respectable
Dans la prophane Antiquité.
Pieux Héros, troupe fidéle,
Qui, pour la Loi remplis de zèle,
Soûtenez ses sacrez Autels,
C'est à vous que j'offre mes Rimes :
Vérité, toi qui les animes,
Dicte-moi des traits immortels.

Quel est ce Monstre * du Ténare, * Mahomet.
Qu'enfanta la noire Fureur,
Et dont l'ambition barbare
Va rèpandre au loin la terreur ?
L'Erreur lui dicte ses Systèmes ;
Sa bouche s'exhale en blasphèmes :

L'Injuftice aiguife fon fer :
L'Univers tremble à fon paffage :
Chaque jour un nouveau carnage
Etend l'Empire de l'Enfer.

Souffre-tu, grand Dieu, que l'Impie,
T'infultant dans fes noirs deffeins,
Ofe porter fa barbarie
Jufqu'aux Lieux que tu rendis faints ?
Conduit par de telles maximes,
S'il arrive au comble des crimes,
Quel en fera l'étrange fruit ?
Arrête l'effrayant déluge,
Où le Chrétien eft fans refuge :
L'Univers impie, ou détruit.

Le Ciel écoute ma prière :
Déja le Barbare étonné,
Sur fes pas trouve une Barrière :
Les fuccès l'ont abandonné.
Il a fenti les bras terribles
De mille Héros invincibles,

Qu'a suscitez la piété.
Jamais l'Eglise gémissante;
D'une tempête plus pressante.
Ne vit renaître sa clarté.

Mais quelle main [a] met tout en poudre?
Belgrade en sang, Rhodes aux fers.
Déja l'Europe entend le foudre,
Qui perce le sein de ses Mers.
Il s'avance, il vole: la Flote
A de Malte investi la Côte.
Quels cris barbares! quels assauts!
Le feu cesse; Malte est encore;
Et du fier Tiran du Bosphore
Les gouffres cachent les Vaisseaux.

Tel que jadis en Palestine,
On vit l'Homme [b] prodigieux,
Dont la Nation Philistine
Sentit le bras victorieux:
Bras, l'effroi de la Renommée,

[a] Soliman second. [b] Samson.

Qui défit lui seul une Armée ;
Seul dompta des Peuples altiers :
Les Lions, les Liens, les Portes,
Un Temple, & ses Colomnes fortes,
Cèdent à ses efforts guerriers,

Tels les Vangeurs de nos saints Temples,
Combattans leurs fiers Ennemis,
Se tracent d'inoüis exemples,
Où le commun n'est point admis.
Les prémiers * coups de leur courage
Bien souvent achèvent l'ouvrage,
Où l'Homme seul n'atteindroit pas.
Qu'un monde d'Ennemis les presse,
La force cède à leur adresse ;
Et leur bras tient lieu de Soldats.

* Caravanes.

Dieu, pour faire éclater leur zèle,
Et mieux encor les couronner,
Souvent à la rage infidéle
Se plaît à les abandonner.
Maître de cette il'ustre proye

Que

Que le Ciel lui-même t'envoye ;
Barbare, apprête les tourmens.
Mais quoi ? vaincu par le supplice,
Crois-tu que le Héros trahisse
Son Dieu, sa gloire, ses sermens.

Immole la grande Victime
Qui te brave dans les liens.
Vole, Ame sainte & magnanime,
Dans le sein du Dieu des Chrétiens ;
Ta main cent fois victorieuse,
Fut à la Loi moins glorieuse
Que ta foi, tes derniers soûpirs.
Incapable d'une foiblesse,
Malte éxige de sa Noblesse
Ou des Vainqueurs, ou des Martyrs.

Vincere, aut mori.

LES BELLES LETTRES FLORISSANTES EN FRANCE,

ODE AUX MUSES.

Où suis-je ? & quel objet m'enchante ?
Muses, vous devez m'inspirer ;
C'est la France, & vous, que je chante ;
Je ne veux pas vous séparer.
Ainsi qu'autrefois dans la Grèce,
Dans son sein coule le Permesse,
Le Pinde est devenu François ;
Orné d'un nouveau Diadème,
Et devenu François lui-même,
Apollon y dicte ses Loix.

Vous abandonnâtes Athènes,
Séjour si doux & si vanté,

Quand, par la voix des Demosthènes,
Vous mainteniez la Liberté.
Mais quoi! la Maîtresse du Monde,
Rome, en merveilles si féconde,
Bien-tôt pour vous n'eut plus d'attraits.
Fut-ce naturelle inconstance?
Ah! vous cherchiez l'heureuse France,
Pour ne l'abandonner jamais.

Formidables Foudres de guerre,
On voit nos Héros [a] avec vous,
Las de faire trembler la Terre,
Passer leurs momens les plus doux.
Epris d'une gloire nouvelle,
Plus d'une Couronne immortelle
Brille sur leur auguste front.
Que d'éclat & de grace donne
Au laurier des Champs de Bellonne,
Le laurier du célèbre Mont!

Le Sèxe à qui, pour son partage,
Les Dieux donnèrent la beauté,

[a] M. le Regent, M. le Duc de Villars; & auparavant le grand Condé & autres.

D'un si gracieux avantage
S'étoit, sans peine, contenté.
Animé d'une noble audace, a
On le voit sur notre Parnasse,
Ravir les esprits & les cœurs.
Célèbres Filles de Memoire,
Intéressez - vous à sa gloire;
Soûtenez vos nouvelles Sœurs.

De la Seine & de la Garonne,
Les bords répètent vos concerts;
De riches Prix on y couronne,
Et l'Eloquence, & les beaux Vers.
Une gloire à jamais durable,
Plus flateuse que secourable,
Couronnoit seule vos travaux:
A son brillant éclat, la France,
Honteuse de votre indigence,
Joint l'utile éclat des métaux.

Non, de la Fille de Pénée,

a Mademoiselle de Bernard & plusieurs autres ont remporté des Prix.

Le Dieu des Vers en vain èpris,
N'eſt plus l'image infortunée
Du deſtin de vos Favoris.
Le Poëte dans la pourſuite
De la fortune qu'il mérite,
N'embraſſe pas un vain laurier :
Il peut prétendre à ſes careſſes ;
Et le Prince, dans ſes largeſſes,
Le confond avec le Guerrier.

Quel eſt le magnifique Temple
Qui frappe mes yeux ébloüis ?
J'entre, j'admire, je contemple,
Je vous y vois, j'y vois Loüis.
Long-tems un Azile ſauvage
Des Mortels vous marqua l'hommage ;
Ils vous conſacrèrent des Bois.
Quel nouveau ſéjour vous appelle ?
A votre culte, notre zéle
Conſacre le Palais des Rois.

Joüiſſez des honneurs des Reines ;

Nos Rois même vous font la Cour ;
Et les früits tardifs de nos peines
Sont les doux fruits de leur amour.
L o ü i s vous cultive & vous aime ;
Il vous soûmet le rang suprême ,
Occupé de vos seuls attraits.
Que de goût & de conoissance !
Il est encor dans son enfance ;
Il a découvert vos secrets.

Sur tout que de vous il apprenne
Que rendre des Sujets heureux ,
De la Puissance Souveraine ,
C'est l'emploi le plus glorieux.
Qu'un jour , vrai modéle des Princes ,
Du soin de régir ses Provinces ,
Il se délasse à vos Chansons :
Tandis qu'en sa reconnoissance ,
Vous trouverez la rècompense
De vos salutaires Leçons.

Muses , inspirez - le sans cesse ;

Faites que tel que Salomon,
Par une profonde sagesse,
Il rende célèbre son Nom.
Qu'il renvoye aux Enfers la Guerre;
De tous les Peuples de la Terre
Admiré plus que redouté:
Que ses Voisins, pour leurs Frontières,
N'ayent pas de plus sûres Barrières
Que sa justice & sa bonté.

Orietur in diebus ejus justitia & abundantia pacis.

LE TRAVAIL,

ODE.

VOUS, par qui nous croyons nous suffire
à nous-mêmes,
Reste si précieux de notre liberté,
Oisiveté, Repos, qu'on croit le bien suprême,
Où sont donc les douceurs dont vous m'aviez
flaté?

Quels vuides! que d'ennuis! le tems nous
embarrasse;
Las de nous retourner dans mille amusemens;
Malades inquiets, & qui changeons de place,
Sans pouvoir rencontrer de vrais soûlagemens.

Consolez-vous, Mortels; un Dieu vient à
votre aide,
Un Dieu que Lucien apperçut autrefois:
A sa force il n'est point d'obstacle qui ne cède;
Vif & leger, du tems il ne sent point le poids.

Sur ses yeux petillans Morphée a peu d'Empire ;
Il éveille l'Aurore, il en reçoit les pleurs ;
De lui nâquit la Gloire ; à sa suite il l'attire ;
Les épines qu'il tient enveloppent des fleurs.

Travail, contrepoison necessaire à la vie,
Ame de l'Univers, charme de nos momens ;
A nos besoins, par toi, la Terre est asservie ;
Par toi l'Homme annobli, commande aux Elémens.

Que le Juge assidu combatte, en sa Retraite,
Le mensonge obstiné, le crime audacieux ;
Monstres plus redoutez que ceux dont la défaite,
Egala des Mortels aux Habitans des Cieux.

Qu'un utile Sçavant, dévoilant la Nature ;
Lute contre les maux qui troublent les Humains ;
Que la force en nos corps renaisse ou se rassûre ;
De la promte Atropos qu'il arrête les mains.

J'admire ce Guerrier, appui des Diadèmes ;

Une brusque valeur souvent n'est qu'un accès.
Mais que d'activité, de soins, de stratagèmes!
C'est au sein du Travail que germent les succès.

Et nous, à qui Phébus promet la même gloire,
Auteurs, en croyons-nous jouïr sans l'acheter?
Nous tendons aux faveurs des Filles de Mémoire;
Par des soins assidus il faut les meriter.

D'où vient que quelques-uns, exémts de la fatigue,
Trouvent, sans les chercher, les plus sublimes traits?
La Nature pour eux est-elle si prodigue,
Quand elle n'a pour nous fait que les prémiers frais?

Un Mortel accusé, dans Rome encor sauvage,
De rendre un Champ fécond par un Art défendu,
Montre au Sénat sa main endurcie à l'ouvrage.
Tout chef d'œuvre est le fruit d'un travail assidu.

Fable, Hiſtoire, Morale, enrichiſſez ma
veine :

Un Poëte fécond doit-il vous ignorer?

Non, non, la Poëſie eſt une Souveraine,

Et tous les autres Arts ſont faits pour la parer.

Labor improbus omnia vincit.

LA PEINTURE,

ODE.

DESCENDEZ du haut du Parnasse,
Troupe sçavante des neuf Sœurs,
Pour favoriser mon audace,
Cueillez des guirlandes de fleurs.
Fui loin de moi, Sagesse austère:
Je vais sur ma Lyre légère,
Exprimer de charmans transports.
Un feu noble échauffe ma verve:
Mére des Arts, docte Minerve,
Dicte-moi les plus doux accords.

A mes yeux s'offre une Déesse;
Tout est simple en ses ornemens;
Mais une immortelle Jeunesse
Lui prête tous ses agrémens.
Sur un Bouclier * elle arrange
De Couleurs un riche mélange;

* La Palette.

Elle orne ſa main d'un Pinceau.
Son enchantement ſe dévoile ;
Déja ſur la ſtérile Toile,
Elle enfante un Monde nouveau.

Des Dieux la Majeſté ſacrée,
Par l'effort de ſon Art vainqueur,
A ſon gré nous eſt figurée ;
Le reſpect ſaiſit notre cœur.
De leurs mains les divers ouvrages,
Ne poſſèdent point d'avantages
Qu'elle ne tente d'imiter.;
Et rivale de la Nature,
On voit ſon aimable impoſture
Sur le vrai même l'emporter.

Ici la triſte Iphigénie
Panche ſa tête ſur l'Autel :
Calchas, qu'agite une Furie,
Arme ſon bras du fer mortel.
Agamemnon, qu'un voile cache,
Sa vûë à ce ſpectacle arrache ;

Les larmes inondent ses yeux :
Les cœurs les plus durs s'attendrissent ;
Les Grecs dans eux-mêmes gémissent ;
Leurs regards accusent les Dieux.

Que vois-je ! sur le Mont Ménale ;
Les Faunes aux Sylvains mêlez,
Marchent, au son de la Cymbale,
A pas hâtez & redoublez.
L'Enfant enjoüé de Sémèle,
Quatre cruels Tigres attelle
Au fier joug de son Char divin :
De pampre il bat leurs flancs agiles ;
Et l'on voit leurs langues dociles,
Lécher le jus qui teint leur frein.

Silène, que fait courber l'âge,
Marche aprés, yvre & chancelant :
Le vin brille sur son visage ;
Il émeut la terre en tombant.
De Bacchantes une Cohorte,
Qu'une folle Fureur transporte,

S'agite, court, saute, mugit.
Ouvrage d'une main divine,
Il semble que cette Colline
De leurs hurlemens retentit.

Ainsi d'admirables spectables
Arrêtent nos regards surpris.
La Peinture fait des miracles,
Maîtres des cœurs & des esprits.
Touchez par un intérêt tendre,
Nos yeux se hâtent de rèpandre
Des pleurs, enfans de la Douleur;
Ou par une Image sublime,
Qui nous séduit & nous anime,
Nous goûtons une douce erreur.

Que n'entreprendroit point l'absence
Contre les plus tendres Amours,
Si la Peinture à la constance
Ne venoit offrir son secours?
Que ne peut son pouvoir suprême?
En presence de ce qu'il aime,

L'Amant croit pousser des soûpirs ;
Et cette Image, quoique vaine,
Tempérant l'excès de sa peine,
Nourrit ses amoureux désirs.

Quel spectacle s'offre à ma vûë ?
Les airs viennent de s'enflamer.
Rhodes, la flâme suspenduë
Flote & craint de te consumer.
Un Prince [a] que la valeur guide ;
Domtant son courage rapide,
Veut conserver tes Murs fameux.
Protogène, par ses Peintures,
Va te garantir des injures
Que te préparoient mille feux.

Les Favoris de la Victoire,
De tes charmes toûjours épris ;
Peinture, ont voulu que leur gloire
De toi reçût un nouveau prix.

a Démétrius empêcha qu'on ne brûlât Rhodes, pour conserver les Peintures de Protogène. *Plin. Liv.* 35. *Chap.* 10.

Sous

Sous les Loix d'un Monarque *a* aimable;
De ton Art appui respectable,
Viens étaler tous tes attraits.
Quel sort! si ta main immortelle,
A ce jeune Héros fidéle,
Un jour égaloit ses hauts faits.

Ut Pictura Poësis erit.
Hor. De Art. Poët.

a Loüis XV.

1721.

BACCHUS,

ODE,

DU Dieu que l'Olimpe révère!
J'aï chanté les galans Exploits ;
De l'aimable Enfant de Citère
Ma Lyre a vanté le Carquois.
Aujourd'hui qu'une heureuse yvresse,
Balance en mon cœur la tendresse,
Et m'inspire de nouveaux Chants ;
Epris de ta gloire immortelle,
Daigne agréer, Fils de Sémèle ;
Les Hommages que je te rends.

Non tel que plus vaillant qu'Alcide ;
Ravageant de vastes Etats,
L'Inde t'a vû, Vainqueur rapide,
Sur ses Bords porter le trépas.
Mais tel que Pére de la Table,
Prodiguant le Jus délectable,

Ton éclat éblouït mes yeux ;
Ou tel que remplaçant Thésée ;
Tu ſçais d'une Amante abuſée ,
Changer le deſtin malheureux.

Dans une Iſle affreuſe & déſerte ,
Par les trahiſons de ſa Sœur ,
Ariane pleure la perte
D'un Amant perfide & trompeur.
La Rage de ſon cœur s'empare ;
Des Divinitez du Tenare
Elle oſe invoquer le ſecours ;
Et par mille cris lamentables ,
Blâmer les Parques implacables ,
Qui tardent à trancher ſes jours.

Quel Dieu , de cette triſte Amante
Peut eſſuyer les juſtes pleurs ?
Au ſon de ſa Lyre charmante ,
Orphée aigriroit ſes douleurs.
Rien ne s'offre dans la Nature ,
Qui ne lui trace la peinture

De tant de forfaits inoüis.
Bacchus en a toute la gloire ;
Il voit la Belle, & la fait boire ;
Ses chagrins sont évanoüis.

Pére des Ris, de l'Allegresse,
Toi seul sçais calmer les désirs ;
Chasser la crainte & la tristesse,
Et donner la pointe aux plaisirs.
De la Pauvreté dédaignée,
De la Vieillesse refrognée,
Tu dissipes les noirs soucis;
Les maux dont le destin nous frappe,
Sans l'Art assassin d'Esculape,
Par ton secours sont adoucis.

Sans toi, puissant Dieu de la Treille,
Le Fils de Cypris devient froid.
Ton Jus évertuë & réveille :
On n'a d'esprit que quand on boit.
Alors plus de beautez timides ;
Plus de grossiéres, de stupides ;

Tu répands la vivacité ;
Et des cœurs fiers, qui sont en garde
Contre les traits que l'Amour darde,
Tu fléchis la sévérité.

Grand Dieu, je veux servir d'exemple
A tes Enfans les plus chéris ;
Pour mieux te célébrer, ton Temple
Retentira de mille cris.
Non, tels que dans la Béocie,
De tes Bacchantes en furie,
Les hurlemens percent les airs :
Mais le front couronné de lierre,
Chacun de nous, armé d'un Verre,
Chantera tes bienfaits divers.

Bacchus, dans ce sacré mystère,
Sçait faire choix de ses Acteurs.
N'approchez point son Sanctuaire,
Froids parasites, vils flateurs.
Entre nous rien ne se déguise ;
Nos discours remplis de franchise,

N'altérent point la vérité;
Et malgré le siècle où nous sommes;
Dans les Bûveurs on voit des Hommes
Amis de la sincérité.

De la raison impérieuse,
Nous y perdons le souvenir.
Las de sa Morale ennuyeuse,
Nous ne songeons qu'à la bannir.
Des Climats ou Phébus s'élève,
Des Lieux où sa course s'achève,
Accourez, Peuples, hâtez-vous:
Quittez Tempé, quittez Cithère;
Les Dieux qu'en ces Lieux on révère,
Vous offrent des plaisirs moins doux.

Vous, que le noir chagrin obsède,
Malheureux, recourez au Vin:
Pouvez-vous trouver de remède,
Et plus doux, & plus souverain?
Profitez de ses avantages;
De vos efféminez Breuvages

Connoissez l'inutilité.
Laissez aux Femmes la folie
De préférer à l'ambroisie
Ce qu'elles ont accrédité.

Amans, souhaitez-vous sans peine
Eternifer de tendres feux?
De l'Elève du vieux Silène
Suivez l'Etendart glorieux.
Sans lui les tendresses sont fades;
Plaignez le destin des Nayades,
D'ignorer un *secret si beau*.
Le Vin à l'Amour détermine:
Leur froideur n'a d'autre origine,
Que de boire toûjours de l'Eau.

Auteurs, pour fuir le Pléonasme;
Qui fait languir vos fictions,
Pour acquerir l'entouziasme,
Ecoutez mes instructions.
Au lieu du Frére de Diane;
Invoquez l'Amant d'Ariane,

Qu'il vous verse son Jus divin.
Ne bûvez plus à l'Hipocrène :
Jamais la meilleure Fontaine
Ne valut le plus méchant Vin.

On ne plaît que par des saillies :
Où règne la variété ;
Des ennuyeuses simmétries
L'esprit est bien-tôt dégouté.
Loin donc ces Strophes cadancées ;
Dont les Rimes trop compassées,
Rendent le Style sans vigueur.
Aux sons que mon yvresse enfante ;
Je vois une Troupe sçavante,
Décèrner la plus riche Fleur.

Evoë, recenti mens trepidat metu ;
Plenoque Bacchi pectore turbidum
Lætatur, &c. Hor. Od. Liv. 2.

❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀ ❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀

LA FUITE DE LA COUR,

ODE.

FUYONS le ſuperbe eſclavage
De ce ſéjour contagieux :
Menacez d'un prochain naufrage,
Gagnons le Port ; quittons ces Lieux ;
Ici-bas le bonheur ſuprême,
Conſiſte à joüir de ſoi-même,
Dans les délices du repos.
O mille fois heureux le Sage ;
Qui prévoyant de loin l'orage ;
A ſçû l'éviter à propos !

Pompeuſe Cour, brillante Idole ;
Dont je fus d'abord enchanté,
Ne t'attends pas que je t'immole
Mon repos, ni ma liberté.
Je reviens d'une fole yvreſſe ;
Je le ſens : au charme qui ceſſe,

Succède la ſaine raiſon.
Déſormais mon ame éclairée,
Rougira de s'être enyvrée
De la douceur de ton poiſon.

Quel fruit ſe recueille à te ſuivre?
Soins aſſidus, ſoucis nouveaux:
Quand nous allons ceſſer de vivre,
On ſonge au prix de nos travaux.
Lente & frivole récompenſe;
Pour l'attrait de la joüiſſance,
Tu trouves nos ſens émouſſez.
Ainſi les ſignalez ſervices,
En bute aux bizarres caprices;
Sont les plus mal récompenſez.

Que dis-je? ſouvent le mérite
Vit chez toi dans l'obſcurité;
Tandis qu'un Fourbe, un Hypocrite,
Y voit ſon vice accrédité.
L'Artificieuſe Impoſture,
La Trahiſon & le Parjure,

Y trouvent des Approbateurs ;
Et l'Innocence désolée,
S'y plaint en vain d'être immolée
A d'infames Accusateurs.

Les flots célèbres en naufrages,
Et les fougueux tyrans des airs,
Seroient de trop foibles images,
Pour peindre tes affreux revers.
On voit, du plus haut de la roue
De la Fortune, qui se jouë,
Tomber tes plus chers Favoris :
Et dans ces chûtes lamentables,
Combien d'Innocens misérables,
Voit-on périr sous le débris ?

Ici quelle scènes sanglantes,
Viennent accroître ma terreur ?
Quel glaive aiguiseut ces Amantes
Dont l'amour se tourne en fureur ?
Déja la vengeance s'apprête ;
Elle menace votre tête :

Nouveaux Jasons, où fuirez-vous ?
Dans le transport qui les agite,
Le trait qui vole va moins vîte
Que ces Amantes en courroux.

J'ai pénétré les fourdes brigues
De ces déliez Courtisans,
Dont l'esprit fertile en intrigues,
Offre des dehors séduisans.
Subtils & volages Protées,
Qui, sous des couleurs empruntées,
Joüez des rolles concertez,
Vous nous cachez, sous des caresses
Imposantes, enchantéresses,
Les coups mortels que vous portez.

Loin de vous, dans la solitude,
Je trouve ma félicité :
Mon esprit, avide d'étude,
S'y nourrit de la vérité.
Libre d'une foule importune,
Et satisfait de ma fortune,

J'y goûte d'innocens plaisirs :
Les richesses de la Nature,
Ses fruits, l'émail de sa parure,
Y comblent mes justes désirs.

Paisible Maître dans ma Terre,
Ainsi vois-je couler mes jours :
Si quelquefois j'y suis en guerre,
C'est contre des Loups, ou des Ours.
Dans son loisir, l'heureux Tytire
Y voit le Faune & le Satyre
Applaudir à son Chalumeau.
Tantôt célébrant sa conquête,
Il sçait, au gré de sa Musette,
Faire assembler tout le Hameau.

Las d'esperer & de me plaindre
De la Cour, des Grands & du sort ;
C'est ici que j'attends la Mort,
Et m'instruis à ne pas la craindre.
Mainard.

L'HARMONIE DE L'UNIVERS, A MESSIEURS DE L'ACADEMIE DES JEUX FLORAUX,

ODE.

VOUS qu'éclaire un brillant génie,
Arbitres des doctes concerts,
N'admirez-vous pas l'Harmonie
De tous les Corps de l'Univers ?
La Sagesse en rapports féconde,
Qui fait, qui range & meut du Monde
Les divers & puissans ressorts ;
Et nous montre autant de miracles,
Qu'elle presente de spectacles
Dans ses innombrables accords.

Quelles forces toûjours unies
En tant d'opposez tourbillons,

Ouvrent des routes applanies
A tous ces Aſtres vagabonds ?
Au tour de la terreſtre maſſe,
Quelle main habile leur trace
Tant de chemins ſi meſurez ;
Et fait de leurs courſes rapides,
Leurs appuis à jamais ſolides,
Et leurs conducteurs aſſûrez ?

Ainſi qu'une Reine puiſſante ;
Au milieu d'illuſtres Sujets,
Relève ſa gloire, & l'augmente
De leur grandeur, de leurs reſpects ;
La Terre d'Aſtres entourée,
De leurs feux ſans ceſſe éclairée ;
Prend ſon éclat de leur ſplendeur ;
Et dans une juſte diſtance,
Joüiſſant de leur influence,
Pare ſa grâce de la leur.

Le Soleil part, vole au tour d'elle ;
Sa courſe meut les Elémens ;

Devient la cauſe univerſelle
De leurs infinis changemens.
Dèſlors ſur un double Hémiſphère,
Les Ténèbres & la Lumière
Se ſuccèdent à pas égaux ;
Et font, par leur exactitude,
L'agréable viciſſitude
Du Travail & du doux Repos.

Mais quelle admirable reſſource !
Dans l'ombre même de la nuit,
Un Globe opaque, par ſa courſe
Prévient le Soleil, ou le ſuit.
Il s'en ménage la preſence,
Reçoit ſes rayons, les relance;
Les diſperſans de toutes parts ;
Et d'une lumière étrangère;
Fait ſur la Terre, qu'il éclaire,
Un jour formé par ſes regards.

Cette double Planète errante,
De concert règle ainſi le cours

De la variété conſtante
Des ans, des mois, des nuits, des jours.
A' leur tour les Saiſons varient ;
Les Récoltes ſe multiplient ;
La Terre s'orne de ſes dons :
Prez, Champs, Vignes, Bois, tout s'y range ;
Tout y naît, croît, fleurit, & change
Au gré des changeantes Saiſons.

Quel ordre ! la Mer indomtable
Se lance en fureur ſur ſes bords,
Et par des grains de mouvant ſable,
Sent repouſſer tous ſes efforts.
Elle laiſſe aſſervir ſon onde,
Pour rèpandre dans tout le Monde,
Les thréſors les plus précieux :
Ils voguent ſur ſon ſein liquide ;
Le Ciel par ſes Aſtres les guide ;
Le vent les pouſſe en tous les lieux.

De tous ces concours néceſſaires,
Des Cieux, des Terres & des Eaux,

Combien de prodiges vulgaires,
Toûjours presens, toûjours nouveaux !
Combien, nez de germes fertiles,
Croissent d'Arbres, de Grains utiles,
De Plantes, de Fleurs & de Fruits !
Combien, par des loix immuables,
D'Animaux, d'Hommes dissemblables,
D'Empires toûjours reproduits !

Mais pourquoi cet accord si sage
De Phénomènes surprenans ?
Pourquoi cet heureux assemblage
De tant de charmes ravissans ?
Ah ! chef-d'œuvre de la Sagesse,
Mortel admire ta noblesse ;
Tous ces miracles sont pour toi :
Mais à ton excellence même,
Reconnois que l'Etre Suprême
N'a pû te faire que pour soi.

Voi les Etres même insensibles
Formans à l'envi ces concerts,

Dans leur devoir incorruptibles ;
Suivre en tout ſes ordres divers.
Que l'infatigable conſtance,
De leur exacte obéïſſance
Guide tes pas & tes déſirs ;
Et que, règlé ſur ce modéle
A l'honorer, ton cœur fidéle,
Trouve à jamais tous ſes plaiſirs.

Audiat Terra verba oris mei.
Deuteron. C. 32.

POËME

QUI A REMPORTÉ LE PRIX PAR LE JUGEMENT

DE L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX ;

EN L'ANNÉE M. DCC. XXI.

Par le R. P. CLERIC, *de la Compagnie de* JESUS.

LES AVANTAGES DU STOÏCISME,

PREFERABLES

AUX AUTRES AVANTAGES

NATURELS,

POËME.

OUI, de vos Saints Autels rejettez mes offrandes,
Dieux ſages, Dieux puiſſans, dédaignez mes demandes.
Mon cœur vous juſtifie ; & loin d'en murmurer,
Juſques dans vos refus j'aime à vous adorer,
Diſois-je, errant un jour dans un bois ſolitaire,
De mes vœux mépriſez confident ordinaire.
Ma voix perça les airs ; Jupiter m'entendit ;
Et ſoudain près de moi l'Olympe deſcendit.
Sur un riant Côteau les Immortels s'aſſirent :

Leur gloire m'effayoit : Pan & Momus en rirent.

Raſſûre-toi, me dit le Souverain des Cieux ;

Un Mortel ne perd rien jamais avec les Dieux.

Ils payeront ton encens : leur feinte indifférence

A relevé le prix de ta perſévérance.

Diſpoſe de ton ſort : tu n'auras déſormais,

Pour recevoir nos dons, qu'à former des ſouhaits.

Nous le jurons. Ah ! dis-je, ah ! Dieux par quel hommage

Pourrai-je ? ... Mais le Ciel, ſur un brillant nuage,

Les enlève : & je vais, dès cet heureux moment,

Eprouver tour à tour la foi de leur ſerment.

J'aimois l'Or : je m'écrie : O toi, Dieu des Richeſſes,

Plutus, exauçe-moi ; j'implore tes largeſſes.

Son thréſor m'eſt ouvert ; qu'en fais-je ? cent ingrats ;

Et l'Or n'eſt dans mes mains qu'un fatal embarras.

O ! que ne puis-je voir les guerrières alarmes,

Une

Une Bataille, un Champ couvert de Morts & d'Armes ?

Mars me mène au combat ; mais je trouve que Mars

Vend trop cher ses Lauriers : je les laisse à Villars.

Prête-moi ta Balance, ô Thémis ! La Justice

Me la remet d'abord : mais l'adroite Avarice,

D'abord de la Chicane emprunte le secours ;

Et mon repos se perd dans leurs obscurs détours.

Cherchons, dis-je, cherchons un honneur plus tranquille.

L'Hélicon me presente un pacifique Azile.

Applanis-m'en la route, ô Dieu des Beaux-Esprits.

J'y suis déja ; j'y brille, & mérite des Prix.

Mes Vers sont couronnez ; mais, ô malheur ! l'Envie

S'acharne sur ma gloire, & la Faim sur ma vie.

Ah ! dis-je, employons mieux le céleste pouvoir ;

Et puisque pour règner, je n'ai qu'à le vouloir ;

Règnons. O Ciel ! mon front est ceint du Diadème.

Peuples, obéïssez : mais ma grandeur suprême
M'accable ; & je comprends, sous cet auguste poids,
Que ce n'est qu'aux Bourbons qu'il sied bien d'être Rois.
La Guerre me fatigue, & la Paix m'importune.
Ah ! Jupiter, rends moi ma première fortune.
Il me la rend : j'allois.... Mais d'où sont-ils venus,
Ce Pére de l'Yvresse, & ce Fils de Venus ?
Loin de moi, Dieux trompeurs : croyez-vous me surprendre ?
Allez, l'un d'un vil pampre enchaîner Alexandre ; [a]
L'autre asservir Hercule [b] aux amoureux transports :
Je vous hais ; & je crains la honte & les remords.
Minerve, c'est à toi que mon espoir s'adresse ;
Accorde à ton Client, la Stoïque Sagesse.
Je l'obtiens. Mon esprit & mon cœur sont changez.

[a] Il étoit sujet au Vin.
[b] Il s'habilla en Femme, Pour plaire à Omphale sa Maîtresse

Piéges de l'amour propre, anciens préjugez,
Je vous échappe enfin : je me connois moi-
même :
Je connois les vrais biens : ils sont les seuls que
j'aime.
J'appelle évenemens ce qu'on appelle maux :
Je n'ai pour ennemis que mes propres défauts.
Si je déplais au Ciel, je ne sçaurois me plaire :
Je domte mon orgueïl ; j'étouffe ma colère.
Au frein de la raison je soûmets mes désirs :
De ma seule vertu j'exige mes plaisirs.
J'adore mes devoirs ; & ce n'est que du Sage,
Que je brigue en secret le précieux suffrage.
Je révère les Grands : mais en fais-je mes
Dieux ?
Mes regards cherchent-ils mon bonheur dans
leurs yeux ?
J'ai secoüé leur joug ; & sans me méconnoître,
Plus grand qu'eux, sous mon toit, je n'ai que
moi pour Maître.

O vous ! qui maîtrisez cent Peuples dif-
ferens,
Peut-être êtes-vous moins leurs Rois que
vos Tyrans.

Plus que vous je suis Roi; je suis libre; & les larmes,
Jamais de mon repos ne troubleront les charmes.
Je vois, sans m'émouvoir, mes biens s'évanoüir:
Les plaindrois-je? ils pourroient peut-être m'éblouïr.
Chassez par mes besoins, mes vieux Amis m'évitent.
Moi seul je me suffis, quand les autres me quittent.
On blesse mon honneur: ravit-on ma vertu?
Plus on veut m'abbaisser, moins je suis abbattu.
Sous l'onde enseveli, dans un triste naufrage,
Je lute avec les flots, & rends grace à l'orage.
Sur mes nerfs la douleur épuise ses efforts:
Non, non, ce n'est pas moi qui souffre, c'est mon corps.
Un violent exil m'enlève à ma Patrie;
Elle me suit sous l'Ourse, & dans la Barbarie.
Je baiserois mes fers; & dans un bronze creux,
Le cruel Phalaris a me livrât-il aux feux,

a Tyran, qui se plaisoit à faire brûler des Malheureux dans un Taureau de bronze.

J'insulterois aux feux ; ou du moins invincible ;
Non moins que son Taureau, j'y serois insensible.

Le Ciel même, le Ciel vînt-il à s'écrouler ;
Sa chûte & ses débris ne sçauroient m'ébranler.
Trop heureux d'aller voir, sur les bords du Cocite,
Par le Sage Zénon * approuver ma conduite.

Vous enviez mon sort, Mortels : il tient à vous
D'obtenir de Minerve un destin aussi doux.
Mais, hélas ! d'un faux bien pitoyables Victimes,
Souvent aux Immortels vous demandez des crimes.
Ne les fatiguez point de punissables vœux.
Demandez ma Sagesse, & vous serez heureux.

Sapiens, uno minor est Jove.
Hor. L. 1. Epist. 1.

* Auteur du Stoïcisme.

THEMIS,

POËME

Qui a concouru.

QU'EST devenu ce tems, où l'aimable Innocence
Exerçoit sur les cœurs une douce puissance ?
Comblez de tous les biens, nos tranquilles Ayeux
Ne songeoient qu'à joüir des largesses des Dieux.
De tes fertiles mains, libérale Nature,
Leurs Champs toûjours fleuris, recevoient leur culture :
Et toi, de tes thrésors les comblant en tout tems,
Cérès, tu leur donnois les biens que tu nous vends.
Jours fortunez ! Alors la Chicane & la Guerre
N'avoient point rèpandu leur fureur sur la Terre ;

Et dans un calme heureux, tous égaux, tous amis,
Les Mortels ignoroient jusqu'au nom de Thémis.
La Terre étoit pour eux un commun héritage;
Et leurs besoins, eux seuls, en régloient le partage.
Nul pouvoir étranger ne limitoit leurs droits:
Eux-mêmes ils étoient leurs Règles & leurs Loix.

Mais bien-tôt dans les cœurs l'Ambition perfide
Jetta le fol espoir d'un bonheur plus solide.
Homme, s'écria-t-elle, écoute enfin l'honneur:
Un bonheur partagé ne peut être un bonheur;
Et l'on n'est point heureux où nul n'est misérable.
Ah! cherche sur mes pas un sort plus honorable:
Mérite, égal aux Dieux, un Sceptre & des Autels;
Et mets à tes genoux le reste des Mortels.

Chacun s'arme à ces mots. Hélas! quelles Victimes,

Cruelle Ambition, t'osent offrir nos crimes ?
Quel sang couvre la Terre ! & par quels coups, grands Dieux,
La Force usurpe-t-elle un pouvoir odieux ?
Aux forfaits des Humains, refusant sa lumière,
Le Soleil indigné, rebrousse sa carrière ;
Et le courroux du Ciel, remplissant l'Univers,
Allume le Tonnerre, & creuse les Enfers.
Des Vergers languissans la stérile abondance
N'offre que des poisons aux mains de l'Indigence.
La Mort acquiert le droit de términer nos jours,
Sans cesse la Douleur en desole le cours :
Et l'on doit craindre enfin de mourir & de vivre.
Même fureur encor toutefois nous enyvre :
La fole Ambition guide encor notre main :
Et d'un Frére le Frére ose percer le sein.
Le Pére immole un Fils ; le Fils massacre un Pére.
Qu'espére Jupiter de sa vaine colére ?

Elle

Elle augmente nos maux, en voulant les finir;
Et devant nous changer, ne fait que nous punir.

Ce Dieu s'en plaint lui-même; & sa triste tendresse
Ordonne qu'en ces Lieux descende une Déesse.
Pars, dit-il, ô Thémis! règne sur les Humains;
Et fais tomber le fer de leurs sanglantes mains.
Eh quoi! leur liberté leur sert à se détruire.
Pars, ma Fille: ôte-leur le pouvoir de se nuire:
Impose-leur des Loix; & sous un joug honteux,
Force-les, s'il se peut, à devenir heureux.

Tu parois, ô Thémis! tout tremble à ta présence;
Et dans les cœurs, la Crainte enfante l'Innocence.
Nous adorons les Dieux; nous parons leurs Autels:
On écoute tes Loix; & tu vois les Mortels,
Abjurans à l'envi leur fureur criminelle,
Se jurer, à tes pieds, une paix éternelle.

La triste Ambition renonce à ses projets ;
Et traînant à sa suite un reste de Sujets,
Songe à sauver ses jours, plûtôt que son Empire.
Le bras vangeur la suit : tu frappes : elle expire.
Heureux Mortels ; les Dieux vont combler vos désirs :
L'Ambition n'est plus : goûtez mille plaisirs.
Mais que vois-je ? à la Mort le cruel Monstre échappe:
Il renaît, ô Thémis ! le voila : c'est lui ; frappe.
Qui retient ton courroux ? Déesse qu'attends-tu ?
Hélas ! il est paré des traits de la Vertu ;
Et tu prends sa défense, à son masque trompée.
Dans le sang innocent se plonge ton épée.
Le crime adroit triomphe ; & se fait couronner
Par ton bras impuissant, qui le veut détrôner.
C'en est fait, Jupiter a perdu l'espérance
De nous voir mériter la prémière abondance.
Ces Lieux offrent en vain l'image du repos ;
Moins, hélas ! de la Mer sont agitez les flots,

Quand des vents courroussez, les halènes bruyantes

Poussent sur les rochers les ondes blanchissantes.

Nos paroles, nos mains s'entre-jurent la paix ;

Mais nos cœurs divisez n'y consentent jamais.

L'on suit en vain les Loix ; on les suit par contrainte ;

On refuse au devoir ce qu'on donne à la crainte.

Toûjours l'Ambition nous dévore le sein :

Le cœur est parricide, au défaut de la main.

L'Homme, sans fuïr le crime, évite le supplice ;

Et sçait, sans être juste, observer la Justice.

Des travaux de Thémis, eh ! quel est donc le fruit ?

Votre honte, ô Mortels ! est tout ce qui les suit :

Et son zéle, réduit à punir des coupables,

Sans vous rendre meilleurs, vous rend plus méprisables.

Faut-il, hélas ! faut-il qu'un pouvoir redouté

Vous fasse du devoir une nécessité ;

Et pour intimider votre fureur extrême ;
Vange sans cesse ici l'Homme de l'Homme même ?
Déplorez, ô Mortels ! déplorez à ma voix,
L'humilant appui que vous prêtent les Loix.
Recourez à Thémis, dans toutes vos alarmes :
Mais sur son bienfait même osez verser des larmes.
Et quand sa main conserve, ou vos biens, ou vos jours,
Sçachez, en la loüant, rougir de son secours.

Quid Leges sine moribus vanae proficiunt ?
Horatius.

LE REMORDS,

POËME.

MUSE, raconte-moi quelle main vangeresse
A sçû punir le crime avec tant de sagesse ?
Comment elle a tiré du fonds de nos forfaits,
Le juste châtiment dont nous sentons les traits?
Jadis, pour arrêter les crimes de la Terre,
Jupiter, malgré lui, s'arma de son tonnerre.
Son bras depuis long-tems levé sur des ingrats,
Pouvoit les écraser; mais ne les changeoit pas.
Quoi! des Mortels, dit-il, l'audace devient pire:
Sous mes coups redoublez en vain le crime expire.
Un attentat puni, dans l'horreur du tombeau
Reproduit à l'instant un attentat nouveau.
Que dis-je? un Criminel dont j'étouffe l'audace,
Trouve cent Criminels qui reprennent sa place;

Ah ! qu'ils ſuccombent tous ſous ce coup
éclatant ;
Et qu'enfin l'Univers rentre dans le Néant.
Il retiroit déja ſa main toute-puiſſante,
Quand pour fléchir ſon cœur Minerve ſe préſente.
Pére des Dieux, dit-elle, embraſſant ſes genoux,
Soyez pour les Humains plus ſévère & plus doux.
N'en eſt-il pas encor dont le culte fidéle
Révère la Juſtice, & ne révère qu'elle.
Exterminez le crime ; épargnez la vertu :
Que le Juſte ſurvive à l'Injuſte abbattu ;
Ou, ſans faire gronder ſi ſouvent le tonnerre,
Puniſſez encor mieux les crimes de la Terre.
La mort des criminels trahit votre courroux :
Une trop promte mort eſt un tourment trop doux.
Qu'ils vivent ces objets de votre juſte haine ;
Et que leurs crimes ſeuls ſoient leur plus rude peine.
Fixez-en pour toûjours l'image ſous leurs yeux :

L'horreur qu'ils en auront vous vangera trop d'eux.

Elle dit. Jupiter fléchi par la Déesse :
Ma bonté, lui dit-il, approuve votre adresse.
Même en le punissant, sauvons le genre Humain :
Le crime va cesser sous ce coup de ma main.
Du moins le repentir, suivant de près l'offense ;
Pourra le dérober à ma juste vangeance.
Livrons donc le coupable au crime de son cœur :
S'il peut le concevoir, qu'il en sente l'horreur.
Qu'à son affreux aspect le trouble le saisisse ;
Et s'il fit son plaisir, qu'il fasse son supplice.

Il dit : & dans l'instant tous les crimes divers,
Comme autant de Boureaux accablent l'Univers.
Là du meurtre sanglant la figure effrayante ;
Aux yeux de son Auteur sans cesse se présente ;
Fuit-il ? elle le suit ; & dans son triste sort,
Lui fait, en un seul jour, souffrir cent fois la mort.

Ici la trahison, si sourdement tramée,
D'un Perfide caché trahit l'ame alarmée.
Il montre aux yeux de tous, par sa noire pâleur,
De quels traits en secret elle perce son cœur.
Plus loin la volupté, sous l'appât des délices,
Fait souffrir aux Mortels les plus cruels supplices.
Du dégoût qui la suit le dévorant poison
A d'éternels regrets asservit leur raison.
Chaque crime, en tous lieux, déchire le coupable;
Il ne sçauroit mourir dans le cœur qu'il accable.
Tel que des Peuples vains élèvent jusqu'aux Cieux,
L'entend au fond du sien crier encor plus qu'eux.
Dans l'honneur qu'on lui rend, triste fruit de son crime,
On encense l'Autel dont il est la Victime.
Mais les coups imprévûs de ces tourmens divers,

N'ont-ils pas fait changer de face à l'Uni-
vers ?

Hélas ! l'Homme insensé, malgré tous ces
supplices,

Avec plus de fureur vole au-devant des vices ;

Et quand l'excès de l'un déchire sa raison,

D'un autre encor plus grand il tente le poison.

Mais toûjours le joüet de son erreur extrême,

Il fuit en vain des traits qu'il enfonce lui-
même :

Toûjours de Jupiter il aigrit le courroux.

Grand Dieu, fais-lui sentir le dernier de tes
coups ;

Ou, pour faire éclater encor mieux ta puis-
sance,

Change enfin son panchant, & rend-lui l'in-
nocence.

Nullâ pallescere culpâ. Hor.

L'EXISTENCE DE DIEU, CONTRE LES ATHÉES,

POËME.

GRAND Dieu, quand tu reçois les respects de tout Etre,
Et que chacun s'empresse à te faire connoître;
Le croirai-je? ici-bas, seul fait pour t'adorer,
L'Homme seul, entre tous, pourroit-il t'ignorer?
Non, aveugles Mortels, trop amis du mensonge,
Vous avez beau vanter un ridicule songe;
Et pour vous dérober aux traits de votre Auteur,
Au-devant de vos yeux mettre un voile imposteur;
Esclaves amoureux d'une lâche paresse,
Vivez tranquillement au sein de la mollesse:
N'ayez plus aucun frein; redoublez vos forfaits:
Qu'importe? la raison ne s'éteindra jamais.
Et votre ame toûjours, fût-elle plus coupable,

Conſervera d'un Dieu l'idée ineffaçable.
Inſenſez, pourquoi donc vous forger une erreur,
Qu'en ſecret, malgré vous, condamne votre cœur ?
La raiſon ne ſçauroit admettre des Syſtèmes
Qu'elle voit ſe combattre, & ſe détruire eux-mêmes.
Comment par le concours des atomes errans,
Auroient pû ſe former tant de corps differens ?
Et ces corps ſeroient-ils d'éternelle durée ?
Par leur commencement leur fin eſt aſſûrée.
Mais qui dans le revers nie un Etre éternel,
Aux yeux de la raiſon eſt-il moins criminel ?
L'Homme ſe plaindroit-il de ſes propres miſères ?
Nous péchons aujourd'hui comme ont péché nos Péres.
Loin donc de vos eſprits ces ſentimens pervers ;
Et pour mieux voir un Dieu, contemplez l'Univers.
Voyez les vaſtes Cieux ; quel plus ſuperbe ouvrage ?

Pour instruire la Terre, en faut-il davantage ?
Tout presente à nos yeux des traits d'un Créateur;
Et nous apprend sans cesse à loüer notre Auteur.
Considerez les corps, leur diverse structure;
C'est par eux qu'on entend la voix de la Nature,
Qui pour parler au cœur, se fait entendre aux yeux.
Ce langage pour vous est-il mystérieux?
Mais peut-on ne pas voir la Sagesse éternelle,
Que chaque Etre, à son tour, à chaque Etre revèle.
Voyez comme chacun fidéle à son devoir,
De la main qui le fit reconnoît le pouvoir:
Comment toûjours soûmis à sa toute-puissance,
Il rend exactement une humble obéïssance
A l'ordre qu'il reçut, pour la prémière fois,
Quand ce Dieu lui daigna faire entendre sa voix.
Ainsi la Mer encor, dans les plus grands orages,
Sçait respecter un doigt gravé sur ses rivages;

Ainsi vient réglément le Soleil à nos yeux,
Décrire chaque jour son cercle radieux.
Pourquoi donc, entêtez de vos foles maximes,
Combattez-vous un Dieu, ses ordres legitimes ?
Vous faut-il aujourd'hui, pour garans de ses Loix,
Les prodiges divers que l'on vit autrefois ?
Quoi ! faut-il de nouveau, prodiguant les miracles,
Accomplir à vos yeux les anciens Oracles ?
Vous faire voir, au gré d'un pouvoir souverain,
Le feu tomber du Ciel, la Terre ouvrir son sein ;
Les Astres s'arrêter au milieu de leur course ;
Les Fleuves & les Mers remonter vers leur source ; [a]
Et la Nature entière, au décri de l'Erreur,
Par ses étonnemens parler pour son Auteur ?
Quel effet dans vos cœurs produiroient ces merveilles ?

[a] *Mare vidit & fugit : Jordanis conversus est retrorsum.* Psal. 113.

Ingrats, vous rendez-vous à des preuves pareilles ?

Qui règle les Saisons, les divers mouvemens ?

Et qui maintient la paix entre les Elemens ?

Ou soudain, en cent lieux, pour effrayer la Terre,

Dans les airs embrasez fait gronder le tonnerre ? a

Instruits incessamment par tant d'effets divers ;

Reconnoissez la main qui conduit l'Univers.

Signatum est super nos vultûs tui, Domine. Psal. 4.

Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum. Psal. 18.

a *Vox Dei in tonitru.*

LA GLOIRE,

POËME,

QUAND les heureux Mortels habitoient dans les Bois,
De la Nature ſeule ils écoutoient la voix.
La Paix ſur tous les cœurs règnoit en ſouveraine ;
On ne connoiſſoit point la Vangeance & la Haine :
Bien-tôt la vaine Gloire eut l'Empire ſur eux ;
Et les Mortels alors ceſſèrent d'être heureux.
Ils ne ſe plaiſoient plus qu'aux funeſtes alarmes :
A leurs cruelles mains Vulcain fournit des armes ;
Bellone de la Guerre alluma les flambeaux ;
Mars, l'œil enſanglanté, déploya ſes drapeaux.
La Gloire conduiſit les Humains à la Guerre ;
Pour elle de leur ſang ils rougirent la Terre ;

Ils se livrèrent tous à d'injustes fureurs.
La Gloire a des appas qui séduisent les cœurs.
Mais lassez à ce prix d'acheter la Victoire,
D'une plus sage ardeur ils cherchèrent la Gloire.
A la course, à la lute ils se rendoient fameux;
Et la Grèce inventa les Olympiques Jeux.
La Gloire à ces combats fut seule réservée;
Dans Pise on la voyoit, sur un char élevée,
Presser les flancs poudreux des agiles Coursiers,
Et cueïllir aux Vainqueurs des moissons de lauriers.

Mais quel spectacle affreux vient étonner mon ame?
Un Temple dans Ephèse est en proye à la flâme.
Ainsi d'une Déesse on détruit les Autels.
Diane, on te ravit les honneurs immortels.
Par un crime si noir le coupable Erostrate
Croit-il gagner le prix dont son orgueïl le flate?
Et la Gloire peut-elle à son char enchaîner
Ceux dont on voit les Dieux leurs régards détourner?

Maître

Maître de l'Univers, le superbe Alexandre
Voudroit encor plus loin ses conquêtes étendre ;
Les Geans insensez osent s'en prendre aux Dieux ;
Icare veut s'ouvrir un chemin dans les Cieux.
Chimériques projets, que leur audace enfante.
Dans ses justes desseins la Gloire est plus prudente.

Relever des Autels par l'Impie abbattus ;
Vainqueur, rendre plus doux le destin des Vaincus ;
Faire régner par tout l'inflèxible Justice ;
Garantir la Vertu des outrages du Vice ;
Offrir dans son Royaume un azile aux beaux Arts ;
Ne courir point en fou sous les drapeaux de Mars ;
Du sort de ses Sujets faire son soin suprême ;
Vanger les Rois trahis, & se vaincre soi-même :
Voila les Nobles Loix que la Gloire prescrit ;
Voila les vrais Héros qu'elle éléve & chérit.

Mais ce n'est pas toûjours l'éclat de la Victoire,

Qui nous fait mériter les faveurs de la Gloire ;
Et ſans être attachée à la Pourpre des Rois,
Elle peut ſe trouver ſous les plus humbles toits:
Unie à la Vertu d'une étroite alliance,
De tout ſage Mortel elle eſt la récompenſe.
L'Ennemi * de Philippe, ardent en ſes diſcours,
Des progrès d'un Tyran ſçait arrêter le cours.
Par ſes nobles accords l'ingénieux Homère,
Peint d'Achille offenſé la funeſte colère :
Apelles ſur la toile anime ſes couleurs ;
Et leurs Noms de l'oubli ſeront toûjours vainqueurs.

O vous ! Maîtres de l'Art, dont la ſçavante audace
Par ſon charme flateur au rang des Dieux nous place,
Quand l'aimable Printems embellit les guérêts ;
Que nos champs ſont couvers des Thréſors de Cérès :
De Poëtes fameux une illuſtre cohorte

* Demoſthène

Suit le secret panchant où la Gloire l'emporte.
Du bonheur de vous plaire ils paroissent épris :
Ils brûlent tous d'ardeur de moissonner les
Prix.
La Gloire rend plus vif l'éclat de la Couronne.
J'entends déja la voix du Dieu de la Garonne ;
Il nomme les Vainqueurs aux Nymphes de ses
Eaux ;
Et je vois à ces Noms applaudir les Roseaux.

Gloria virtutem tanquam umbra sequitur.
Cic. ad Att. Lib. 14. Ep. 11.

ÉLÉGIE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

PAR LE JUGEMENT

DE L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX;

EN L'ANNÉE M. DCC. XXI.

Par le P. BELLET, *Prêtre de la Doctrine Chrétienne, Professeur de Rhétorique du Collége de l'Esquille.*

LA NYMPHE DE VERSAILLES;

ÉLÉGIE.

SORS de mon souvenir, chére & triste pensée;
Ne m'offre plus l'éclat de ma gloire passée:
Plus mon bonheur fut grand, plus grands sont mes ennuis.
Mes beaux jours sont changez en de plus tristes nuits.
Heureuse dans mes maux, si ces beautez encore
Ne me peignoient l'amour du Héros [a] que j'adore.
Sans elles. . . . . Et peux-tu perdre le souvenir
D'un Héros, les regrets du dernier avenir?
Charmes de ces beaux Lieux, garans de sa tendresse,
Croissez pour augmenter, s'il se peut, ma tristesse.

[a] Loüis XIV.

Mais ſenſible à la perte, hélas! mon triſte cœur
A peine ſoûtient-il l'excès de ma douleur.
Maître de ſes Etats, & ſi digne de l'être,
Prince, que ſous ſes yeux dans mon ſein j'ai vû naître;
Tu pourrois ſeul ici me rendre le repos:
En revoyant tes traits, je verrois mon Héros.
Mais tu fuis; & tu vois les Nymphes de la Seine
Sur leurs bords orgueilleux triompher de ma peine.
Te forment-elles bien ſur les pas de LOUIS?
Pour ſes faits éclatans, elles les ont oüis:
Mais c'eſt tout. Cependant, cher Prince, ma mémoire
Te retraceroit mieux ſon mérite & ſa gloire.
Il eut mille vertus dont mon cœur fut épris;
Et dont tout œil n'a ſçû reconnoître le prix.
Il n'appartient qu'à moi d'en tracer le modéle.
Viens, Prince, & tu verras les effets de mon zéle.
Je ne te peindrai pas tous ſes exploits divers,
Dont

Dont le bruit éclatant étonna l'Univers:
Pacifique Vainqueur au milieu de la Guerre,
Ce fut en gémissant qu'il s'arma du Tonnerre.
Dans tous ses Ennemis il voyoit des Humains;
Et son cœur soûpiroit des exploits de ses mains.
Il falloit cependant arrêter l'insolence
D'un monde d'Ennemis liguez contre la France.
Je vais, me disoit-il, faire des malheureux:
Ils s'arment contre moi moins encor que contre eux.
Il partoit, Ennemi d'une sanglante Gloire;
Et je craignois pour lui plus que pour la Victoire.
Fidéle, elle voloit au-devant de ses pas;
Elle prenoit LOUIS pour le Dieu des Combats.
Mais la Fureur soûmise arrêtoit ses conquêtes;
Il revenoit ici pour en faire des Fêtes.
Dans la Paix il cueilloit mille lauriers nouveaux.
Pour être moins sanglans, en étoient-ils moins beaux?

Sa bonté lui formoit la Palme la plus chére.
La France dans son Roi trouvoit toûjours un Pére.
Pleine de ses faveurs, dira-t-elle jamais ?
Je lui sçais encor gré des maux qu'il n'a point faits.
Aux traits de la douceur on distinguoit ses traces :
Tout, jusqu'à ses refus, ressembloit à des graces.
J'ai vû la même main qui forçoit des Remparts,
Hâter, récompenser le progrès des Beaux Arts :
S'appliquer en ces Lieux, pour me marquer son zéle,
A changer la Nature, ou la rendre plus belle.
Où les Ronces croissoient faire naître des Fleurs ;
M'attirer des Humains, & les vœux & les cœurs.
Que dis-je, des Humains ? les Dieux & les Déesses
Ont voulu partager mes pompeuses richesses.

Apollon dans des Flots a, à l'art assujettis,
Goûte un repos plus doux que dans ceux de Thétis.

Sous ces Lambris b dorez l'Amour, mieux qu'à Cythére,
Etale le pouvoir des charmes de sa Mére.

Saturne c, sans chagrin, se voit chassé des Cieux;
Ou s'y crut rétabli, dés qu'il fut dans ces Lieux.

L'auteur de ces bienfaits remplit seul ma mémoire:
Je suspends mes douleurs en pensant à sa gloire.

C'est à lui que te doit le bonheur des Humains;
Et ce bonheur pourroit s'accroître par mes mains.

Prince, ne fuis donc plus des Lieux où ta jeunesse,
Des Vertus de LOUIS acquerroit la richesse.
De son esprit errant les restes précieux,
Pour animer le tien t'attendent dans ces Lieux.

a Les Bains d'Apollon.
b La Sale de Vénus.
c Le Bassin de Saturne.

Ne te refuſe point à leur impatience.
De ton retour dépend le bonheur de la France;
Ou du moins de mon cœur le calme & le repos.
Un Héros ſeul me peut conſoler d'un Héros.

Hunc & Nymphæ deflent.

ÉGLOGUE

Qui a concouru.

HILAS, PHILENE.

SOUS des Myrthes fleuris, au bord d'une Fontaine,
L'indifférent Hilas & l'amoureux Philène,
Ces deux jeunes Bergers si connus par leurs Vers,
Disputèrent du prix de leurs panchans divers.
Souvent sur ce sujet ils avoient eu querelle.
Chacun à cette fois plein d'une ardeur nouvelle,
Fit valoir avec art le parti de son cœur :
Mais je n'hésitai pas à nommer le Vainqueur.

HILAS.

Bois sacré, de la Paix délicieux Azile,
Qu'il est doux aux Bergers dont le cœur est tranquille,
De rêver en ces Lieux ignorez du Soleil,

Au bruit de ce Ruisseau qu'interrompt le sommeil !

PHILENE.

Non, la félicité que ce beau Lieu respire,
N'est que pour les Bergers qu'un tendre amour inspire.
A de flateurs objets, livrez dans leur loisir,
Les Amans peuvent seuls rèver avec plaisir.

HILAS.

Considère, Berger, au sein de cette eau pure,
De ton air & du mien la diverse peinture.
Voi briller sur mon teint cette vive fraîcheur,
Que relève du tien la mourante pâleur.

PHILENE.

L'Absence de mon Astre ici te favorise:
Hilas, il faut me voir auprès de mon Iphise.
Là d'un éclat nouveau mon visage animé,
Se peint du feu secret dont je suis enflammé.

HILAS.

Philène, tu languis quand tu perds sa présence.
Je joüis en tous Lieux de mon indifférence,

Une Fleur, un Oiseau m'amusent tour à tour.
Tout sert de passe-tems à qui vit sans amour.

PHILENE.

Mon destin est plus doux quand je vois ma Bergère :
Je ne crains pas pourtant une absence légère.
De son Image alors j'entretiens mes desirs;
Et l'absence après tout réveille mes plaisirs.

HILAS.

Rappelle les transports, l'ardente frénésie
Que souffle dans les cœurs l'aveugle jalousie.
J'ai vû Tircis en proye à de jaloux accès,
Mettre la Mort au rang des célestes bienfaits.

PHILENE.

L'Amour lui préparoit une douceur nouvelle :
Tircis connut bien-tôt que Lise étoit fidéle.
Je l'ai vû, revenu de sa jalouse erreur,
Remercier l'Amour, & chanter son bonheur.

HILAS.

Nos Bergers, dont les ans ont meuri la sagesse,
Conseillent tous de fuir l'appât de la tendresse,

J'en croirai le conseil de ces sages Vieillards ;
Qui d'une longue vie ont couru les hazards.

PHILENE.

J'ignore à quel dessein, sur le retour de l'âge
Timarète condamne un tendre badinage.
Jeune, il fut amoureux ; il fit mille chansons :
Son exemple me touche, & gâte ses leçons.

HILAS.

Enfin, dans nos Hameaux j'ai vû bien des Bergères,
Que suivoient les Amours & les Graces légères.
Entre tant de Beautez, je n'en ai pû trouver ;
Qui pour un seul instant me donnât à rêver.

PHILENE.

On voit mille Beautez avec des yeux tranquilles :
Il en est une enfin qui nous rend plus dociles.
On la voit ; on se trouble, & promt à s'enflammer,
Presque sans y songer, on fait vœu de l'aimer.

HILAS

Non, non, n'espére pas que l'Amour me séduise :
Il risqueroit sa gloire à tenter l'entreprise.
Qu'il me fasse éprouver ses plus affreux tourmens,
Si jamais il me range au nombre des Amans.

PHILENE.

De l'Amour offensé redoute la vangeance.
Ah! tu ne connois pas jusqu'où va sa puissance.
D'un œil charmant & fier je crains pour toi les coups :
C'est-là le trait vangeur de l'Amour en courroux.

Le sort justifia l'augure de Philène :
Hilas brûla bien-tôt, & pour une Inhumaine.
Voici comment l'Amour s'y prit pour l'engager.
Ah ! que l'Amour est fin quand il veut se vanger !
Il choisit loin d'ici, pour servir sa malice,
La jeune Iris si propre à ce cruel office ;
Iris, dont tous les cœurs redoutent les appas ;

Sûrs d'y prendre un amour qu'elle n'écoute
pas.

Le Dieu la conduisit à la dernière Fête :

Il fit le choix des Fleurs dont elle orna sa tête ;

Il anima son air d'un soûris gracieux ;

Et des feux de sa torche il embrasa ses yeux.

D'un Berger cependant empruntant l'appa-
rence,

Il va trouver Hilas : se plaint de son absence.

Que fais-tu, lui dit-il, constant dans tes
mépris,

Tandis que tout le monde accourt pour voir
Iris :

Iris, dont la beauté n'est point d'une Mortelle ;

Iris, plus insensible encor qu'elle n'est belle.

Va du moins, si ton cœur méprise sa beauté,

Indifférent comme elle, admirer sa fierté.

Ah ! si tu l'enflammois, ô Dieux ! quelle Vic-
toire !

Va ; peut-être l'Amour t'en réserve la gloire.

Un trait de feu suivit ce discours séducteur.

Hilas émû, se lève, & court à son malheur.

Le Dieu prévient sa course, & d'une aîle lé-
gère,

S'envole en embuſcade auprès de la Bergère.

Hilas vient; il s'approche : Iris lance un regard,

Que l'Amour attentif accompagne d'un dard.

Sur le cœur du Berger l'un & l'autre vont fon-
dre :

On le voit tout à coup ſe troubler, ſe confon-
dre.

Un muet embarras peint ſes ſoucis divers :

L'Amour rit de ſon trouble, & s'enfuit dans
les airs.

Amor ſél guarda, e ride. Le Taſſ

EGLOGUE

Qui a concouru.

PHILIS, DELPHIRE.

PHILIS.

TANDIS que nos Troupeaux vont paî-
tre dans la Plaine,
Sous cet Orme veux-tu que nous fixions nos
pas ?
Pour te faire trouver la fin du jour ſans peine,
Avec toi je m'engage à parler de Licas.

DELPHIRE.

Je ne connois pas moins le ſujet qui te flate ;
Et ſur ce même point on te fera raiſon.
A ton égard, Philis, je croirois être ingrate,
Si je ne te parlois de l'amoureux Damon.

PHILIS.

Faiſons mieux ; tour à tour que chacune
s'empreſſe

A vanter l'heureux choix qu'elle fit d'un Berger.
A le faire valoir notre cœur s'intéresse ;
Et l'honneur même encor nous y doit engager.

DELPHIRE.

Quoique de ces débats j'aime peu le caprice,
Où l'Esprit très-souvent l'emporte sur l'Amour ;
Cependant, si tu veux qu'avec toi j'entre en lice,
Commence ; je sçaurai te répondre à mon tour.

PHILIS.

Au moment que Damon vint s'offrir à ma vûë,
Je ressentis pour lui l'amour le plus parfait,
Eh ! pourquoi m'en serois-je un instant défenduë ?
A cet instant perdu mon cœur auroit regret.

DELPHIRE.

De me vaincre si-tôt Licas n'eut pas la gloire ;
Il se plaignit long-tems d'une injuste fierté ;
Mais usant aujourd'hui des droits de la Victoire ;

Amour me punit bien d'avoir tant résisté.

PHILIS.

L'enjouëment de Damon inspire un amour tendre :

C'est toûjours quelque trait propre à bannir l'ennui.

Nos plus fières Beautez se plaisent à l'entendre ;

Et ce n'est qu'à regret qu'on s'éloigne de lui.

DELPHIRE.

Licas moins enjoüé n'en est que plus aimable :

Un air triste & rêveur sied bien aux vrais Amans :

Le récit de leurs maux en devient plus croyable ;

Et l'Amour donne ainsi du poids à leurs sermens.

PHILIS.

Damon se confiant en mes tendres promesses,

Ecarte de son cœur tout sentiment jaloux.

Aux Bergers moins heureux il laisse ces foiblesses,

Et ne garde pour lui que l'espoir le plus doux.

DELPHIRE.

Licas, malgré mes soins, craint bien plus qu'il n'espère;
Et dans chaque Rival il croit voir un Vainqueur:
Mais enfin s'il étoit d'un autre caractère;
J'y perdrois le plaisir de rassûrer son cœur.

PHILIS.

Et Madonte & Cloris, pour Damon prévénuës,
Sous leur joug vainement tâchent de l'engager.
Je triomphe; & je dois à leurs flâmes déçûës;
L'avantage d'avoir éprouvé mon Berger.

DELPHIRE.

Il ne s'est point trouvé de Bergère assez vaine
Pour oser de Licas me disputer la foi.
Ce seroit rechercher une honte certaine;
On sçait trop que Licas ne peut aimer que moi.

PHILIS.

Par cent moyens nouveaux, qu'avec soin il invente,

Damon ſe plaît toûjours à ſignaler ſes feux.
Je ſentois à l'aimer une trop douce pente :
Il n'en falloit pas tant pour captiver mes vœux.

DELPHIRE.

Tel Berger que l'on voit ſi vif & ſi ſenſible,
Ne brûle pas toûjours des feux les plus conſtans.
J'aime mieux un Berger d'une humeur plus paiſible :
S'il fait tant que d'aimer, il aime plus longtems.

PHILIS.

Que ſert-il à Damon de me jurer ſans ceſſe,
Qu'un auſtère reſpect ſçaura le retenir,
Si preſque au même inſtant il trahit ſa promeſſe,
Sans que j'oſe moi-même encore l'en punir.

DELPHIRE.

De ces tranſports que montre une flâme vulgaire,
Licas, plus réſervé, fut toûjours le vainqueur :
Il ſe plaint ſeulement d'une loi trop ſévère ;

Et l'on juge combien il en souffre en son
cœur.

PHILIS.

Des Vers que fait Damon tu connois l'élé-
gance:

Ils vont de bouche en bouche, & sont par tout
chantez.

L'Amour même, & Phébus, tous deux d'in-
telligence,

Y sèment tour à tour les plus rares beautez.

DELPHIRE.

Licas n'a pas reçû l'heureux don de la Rime;

Mais il sçait mieux qu'un autre en marquer les
défauts.

On s'empresse en tous Lieux à briguer son
estime;

Et je vois son bon goût règner en nos Ha-
meaux.

PHILIS.

En faveur de son choix chacune est préve-
nuë;

Et nous aurions besoin d'un Juge entre nous
deux.

Renvoyons nos débats à quelque autre entre-
vûë;

Auſſi-bien le Soleil nous dérobe ſes feux.

DELPHIRE.

Rends graces à la nuit qui finit la querelle ;
Et me force de rompre un ſi cher entretien.
C'étoit fait; & malgré tout l'excès de ton zéle,
Ton Berger n'auroit pû tenir contre le mien.

Amant alterna Camenæ.
Virg. Eglog.

AMARILLIS,

EGLOGUE.

AU bord d'un clair Ruiſſeau, qui ſur la molle arène,
Parmi des Saules verds murmure & ſe promène,
La belle Amarillis, ſur des gazons naiſſans,
Exprimoit ſon ennui par ces triſtes accens.

Bois, Prez, Côteaux charmans tant qu'Atis fut fidéle,
Devenez les témoins de ma langueur mortelle;
Et toi, qui nuit & jour te plains dans tes liens,
Echo, ſuſpends tes cris pour répéter les miens.
Aurois-tu de tourment plus cruel à redire?
Ciel! il n'en fût jamais d'égal à mon martyre.

Ici, l'Ingrat, ici, ſous ce feüillage épais,
Seul, auprès de moi ſeule; ô momens pleins d'attraits!

Profitant à son gré de l'ombre & du silence,
Me donna de ses feux la prémière assûrance.
Sur ces mêmes gazons, arrosez de mes pleurs,
Il m'a cent fois juré d'éternelles ardeurs.
L'Amour, les Jeux, le Sort sembloient toûjours s'entendre,
Pour l'offrir à mes yeux, beau, galant, doux & tendre;
Et toûjours je sentois des mouvemens secrets,
Que les autres Bergers n'excitèrent jamais.
Oüi, de son abord seul mon ame étoit émûë;
Et mon trouble jamais n'échappoit à sa vûë.
Que ses empressemens avoient pour moi d'appas!
Il ne perdit jamais, ni ses vœux, ni ses pas.
Pour un air qu'il chantoit pour moi sur sa musete,
Des plus brillantes fleurs je parois sa houlete.
S'il disputoit du chant, aux Fêtes de nos Bois,
Vaincu, comme Vainqueur, je lui donnois ma voix;
Et consultant mon cœur, plûtôt que la Justice,

Je la lui donnois même avant qu'il fût en lieu.
Devoit-il en douter? à toute heure, en tous
Lieux,
Il voyoit mon suffrage assûré dans mes yeux :
Ils lui parloient par tout de ma secrete flâme;
Mais pouvoient-ils suffire au trouble de mon
ame.
Non, & malgré l'effort que faisoit ma pudeur,
Je l'ouvris toute entière à ce charmant Vain-
queur.
Quels mouvemens flateurs, quel excès de ten-
dresse
Excita dans son cœur l'aveu de ma foiblesse !
Que de fois en ce jour, de plaisir transporté,
Il paya cet aveu qui m'avoit tant coûté !
Et que souvent depuis, son ardeur renaissante
A prévenu mes vœux, & rempli mon attente !
Mon cœur foible, innocent, charmé de ses
liens,
Se flatoit chaque jour de resserrer les siens :
Et loin de lui cacher mes feux par ma retraite,
Je lui montrois par tout sa gloire & ma dé-
faite.

Ses regards, ses soûpirs tendres & languissans,
Ses discours, ses transports ravissoient tous mes sens :
Tout servoit à mon gré nos amours mutuelles ;
Tout sembloit concourir à les rendre éternelles.
Pan même les chantoit sur ses doux chalumeaux ;
Et pour nous il daignoit veiller à nos Troupeaux.
On les vit sous sa garde, aux Champs, au Pâturage,
Par l'Amour assemblez paître le même herbage.
On lisoit dans nos Bois, en cent chiffres traccz,
Sur l'écorçe des Pins nos noms entrelassez.
Pouvois-je craindre, ô Ciel ! que ces Lieux pleins de charmes,
Fussent un jour témoins de mes tristes alarmes ?
Mais trop puissant Amour, sous tes traits séduisans,
Que tu caches de maux pour les cœurs innoçens !

Qui le ſçait mieux que moi dans ce ſéjour
champêtre ?
Atis n'eſt plus Amant, ni ne veut le paroître.
Sur ces bords par lui ſeul tant de fois em-
bellis,
Tout dit qu'il a trahi la tendre Amarillis.
Dans ſon air, dans ſes yeux je ne vois plus que
glace ;
Sans ceſſe à mon eſprit ſa froideur ſe retrace.
Lui, dont cent fois l'ardeur me ravit en ces
Lieux,
Hélas ! n'a plus pour moi qu'un abord ſé-
rieux.
Si je vois ſes Moutons paître encor dans la
Plaine ;
Ah ! ce n'eſt pas pour moi que l'ingrat les y
mène.
Si j'entends de ſa voix retentir les Vallons,
Le nom d'Amarillis n'eſt plus dans ſes chan-
ſons.
S'il daigne me parler ; quels diſcours j'en
eſſuye !
Toûjours quelque nuage a devancé la pluye :
Il craint pour nos Vergers ; il m'invite à des
vœux,

Pour ſauver nos Moiſſons des Aquilons fougueux.

Il m'apprend, effrayé, que des Loups en furie,
Ont d'un Paſteur voiſin forcé la Bergerie.
Atis, les Aquilons & les Loups en fureur,
Qu'ont-ils de plus fatal pour moi que ta froideur?
Après tant de ſermens d'une flâme ſincère,
N'as-tu rien de plus doux à dire à ta Bergère.
Eh! que ſont devenus ces tranſports ſi flateurs,
Tous ces ſoins empreſſez, ces diſcours enchanteurs;
Ces airs que tu chantois pour moi d'un ton ſi tendre,
Que j'eus tant de plaiſir d'écouter & d'apprendre;
Qui ſuſpendoient ſouvent le doux chant des Oiſeaux,
Qui me firent cent fois oublier mes Troupeaux?
Ingrat, pour me charmer tu mis tout en uſage:
Aujourd'hui voudrois-tu détruire ton ouvrage?

Dieux,

Dieux, si c'est son dessein, répondez à ses
vœux;
Et rendez le repos à mon cœur amoureux.
Revenez dans mon ame, amusemens champêtres.
Que dis-je? pourriez-vous en être seuls les
maîtres,
Et ne pas me laisser le plaisir de songer
Aux attraits ravissans de mon ingrat Berger?
Ah! loin que cet espoir puisse adoucir mes
chaînes,
Je sens que ce repos ne vaudroit pas mes peines.
Troupeau, que j'ai gardé si souvent avec lui,
Tu ne fais qu'augmenter & qu'aigrir mon ennui.
N'attends plus rien de moi; va paître à l'avanture;
A la merci des Loups cherche ta nourriture;
Mon sort est plus affreux de l'aimer sans retour,
De te garder sans lui, que de perdre le jour.

Mortem orat; tadet cœli convexa tueri.
Æneïd. Lib. 4.

ÉGLOGUE.

DAPHNIS ET LICIDAS.

DAPHNIS.

LE Ciel exauce enfin les vœux de Licidas ;
Cet heureux jour nous luit, témoin de nos combats.
Moi-méme aussi cèdant à l'ardeur qui m'entraîne,
Pour venir te chercher, j'ai traversé la Plaine.
Je sçai que nos Echos, réjoüis de tes sons,
Semblent avec plaisir répéter tes chansons ;
Que lorsque dans les airs ta voix se fait entendre,
Les Faunes près de toi s'empressent de se rendre.
Mais plus ta rénommée a pris soin d'éclater ;
Plus l'honneur de te vaincre a de quoi me flater.

LICIDAS.

Je n'abandonne point ces tranquilles Rivages ;

Laisse-moi loin du bruit rèver sous cès Ombrages.

Cependant je rends grace au soin officieux,

Qui du Hameau voisin te conduit en ces Lieux.

DAPHNIS.

Ce discours me surprend : quelles raisons secrètes

Peuvent te retenir en ces sombres Retraites.

LICIDAS.

Peut-être il te souvient de mes heureux essais :

Dois-je aller en un jour démentir mes succés ?

S'il faut te découvrir mon ame toute entière,

Mes honneurs ont rendu ma Muse un peu trop fière,

Pour aller m'exposer à l'éternel ennui,

De voir qu'on me préfére un Rival aujourd'hui.

DAPHNIS.

Tu penses m'éblouïr par de vaines paroles ;

Mais je sçai rejetter des excuses frivoles.

C'est en vain que tu crois par ces déguisemens,

Me cacher de ton cœur les secrets sentimens.

J'avois lieu de m'attendre à plus de confidence;

Et de tous ces détours mon amitié s'offense.

LICIDAS.

Je me rends au désir d'un Ami si discret :
Moi-même j'y perdrois à garder mon secret.
Tu me surpris un jour aux genoux de Sylvie :
D'elle seule dépend le bonheur de ma vie ;
Et si de mes progrès tu veux être éclairci,
C'est elle que l'Amour me fait attendre ici.

DAPHNIS.

Depuis près de deux mois j'observe ta conduite ;
Déja de ce secret mon ame étoit instruite.
Attentif au discours de ton cœur éperdu,
Avant de me montrer j'avois tout entendu.
Un Buisson de vos feux trahit tout le mystére ;
Juges-en, si tu peux m'écouter sans colère.
Isaure, disois-tu, cueille déja les fleurs,
Que pour prix de leurs chants elle garde aux Vainqueurs.
Avides de ces Jeux, nos Bergers, nos Bergères
Désertent tous les ans ces Vallons solitaires.
Le Printems va bien-tôt ramener ce grand jour ;

Le refuserez-vous, Sylvie, à mon amour?
L'occasion nous rit: pour cette illustre Fête,
Arbitre du combat, Pan lui-même s'apprête:
Lui-même ordonne tout. Occupé loin de nous,
De nos tendres larcins peut-il être jaloux?
Vous ne répondez point, vous détournez la vûë:
Ah! sans doute, à ces Jeux vous êtes attenduë.
L'interêt d'un Rival l'emporte sur le mien.
A ces mots, d'un air tendre, elle baisa son Chien;
Et s'il faut librement expliquer ma pensée,
D'un amour dangereux je la sentis blessée.
Son timide embarras, ses yeux pleins de langueur,
Marquoient un cœur épris de la plus vive ardeur.

LICIDAS.

Eh quoi! de deux Amans joüir de l'imprudence?
As-tu donc de l'Amour si peu craint la vangeance?

DAPHNIS.

Toi-même de ce Dieu tu crains fort le courroux ;
Toi, qui dans la chaleur de tes transports jaloux,
Oses mettre au pouvoir d'une nouvelle Amante,
Un Agneau que tes feux ont reçu d'Amarante.

LICIDAS.

Amarante autrefois ne vivoit que pour moi ;
Sa noire trahison a dégagé ma foi.
Heureux de ses presens si je puis faire usage
Auprès de la Beauté qui reçoit mon hommage.

DAPHNIS.

Ose tout seulement ; tu peux tout espérer :
Sur mon expérience on doit s'en assûrer.
Trop heureux de pouvoir tenir à mon Ismène
De semblables discours, sans m'attirer sa haine.

LICIDAS.

S'illustre qui voudra, Bergers, dans vos combats,
Pour mon cœur, à ce prix, vos Jeux n'ont plus d'appas.

Montrez - vous, ma Bergère ; & mon ame ravie,
A tous ces vains honneurs ne porte point envie.

DAPHNIS.

Quel Berger autrefois brûloit de plus de feux?
Ismène en un moment sçut fixer tous mes vœux.
Soyez dignes, mes Vers, soyez dignes d'Ismène :
Egalez sa beauté ; ma victoire est certaine.
Mais je laisse passer la fraîcheur du matin.
Adieu ; c'est trop tarder à me mettre en chemin.

Quaris . . . iterum antiquo me includere ludo.
Horace.

DISCOURS

DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX
PAR LE JUGEMENT
DE L'ACADÉMIE
DES JEUX FLORAUX;
EN L'ANNÉE M. DCC. XXI.

SUR CES PAROLES:

La Prudence doit accompagner toutes les Vertus.

Par M. COSTE, Avocat au Parlement.

1721.

I. DISCOURS.

RIEN n'eſt ſi eſtimable que la vertu ; rien n'eſt plus digne d'admiration. Qu'elle prenne une forme viſible, elle entraînera tous les cœurs. Quoi de plus beau en effet que d'exercer ſur ſes paſſions un empire ſouverain ; d'être par la vertu l'image vivante de l'Etre ſuprême ; de s'élever, pour ainſi dire, juſqu'à ſon excellence, en approuvant ce qu'il approuve, en aimant ce qu'il aime ? Quoi de plus utile en même tems que la pratique des vertus ? La tranquillité parfaite, les biens, la gloire brillante en ſont le prix : elle eſt le plus ferme lien de la ſocieté. Quels Titres ! Le BEAU, dans un degré éminent & ſublime ; L'UTILE, ſource de cette félicité tant déſirée des Mortels.

Tels ſont les avantages de la vertu. N'écoutons pas les vains murmures de la malignité ou de l'erreur. On accuſe nos vertus de n'être que des vices déguiſez : on leur reproche qu'oppoſées entre elles,

elles imitent le desordre & le tumulte des passions. Loin de les reconnoître pour la seule cause du bonheur de l'Homme, on se plaint qu'elles sont inutiles & nuisibles : que la vertu héroïque s'établit sur la destruction du genre Humain : que le parricide est le fruit du zéle religieux & de la justice. . . . . . Censeurs téméraires, respectez les vertus accompagnées de la prudence : elles se présentent avec toute leur beauté. Loin d'être contraires les unes aux autres, elles se prêtent de mutuels secours. Que la valeur du Héros soit dirigée par la prudence, il fera son bonheur & celui de l'Univers. Que l'amour de la Patrie soit éclairé, il apprendra à respecter les Tyrans ; & Brutus, pour maintenir les droits de la liberté, ne violera pas ceux de la Nature & de la Religion. . .

Les vertus séparées de la prudence sont trés-imparfaites ; elles ne sont alors que le fruit des prémières impressions que produisent dans notre cœur les éclatans exemples de vertu. Mais qu'elles sont aveugles, si on ne sçait pas faire une juste application des circonstances du tems, du lieu & des personnes ! La prudence est leur guide

& leur flambeau : c'eſt de la prudence qu'elles empruntent ce caractère qui fait leur beauté & leur excellence, & qui les diſtingue des vices & des paſſions. C'eſt elle qui fait connoître ce qui eſt honnête & bienſéant, & qui forme une harmonie admirable de pluſieurs ſentimens qui paroiſſent oppoſez : c'eſt enfin avec le ſecours de la prudence, que les vertus font le bonheur des Grands & des Petits, du Riche & du Pauvre, des Maîtres du Monde & de leurs Sujets. Diſons-le en un mot, ſans la prudence, les vertus ſont fauſſes & inutiles.

PREMIERE PARTIE.

IL n'eſt qu'une route pour aller à la vérité, tandis que les voyes de l'erreur ſont ſans nombre. Mille piéges qu'elle nous tend ſans ceſſe nous arrêtent au milieu de la courſe, ou nous emportent bien loin au-delà du terme. Ainſi la vertu, compagne inſéparable de la vérité, n'eſt acceſſible que par un chemin étroit & difficile : il eſt environné de toutes parts de précipices d'autant plus dangereux, que l'attention à nous éloigner des uns,

nous conduit souvent dans les autres. En évitant d'être avare, on s'abandonne à la profusion : on craint de s'élever jusqu'à la confiance présomptueuse ; & on tombe dans la bassesse & la timidité. Que si l'on échappe à ces écueils, on ne sçaura pas s'arrêter à ce milieu fixe & certain où réside la vertu ; & la laissant bien loin derrière soi, on s'emportera à des excès criminels. L'un trop sensible à la tendresse paternelle, autorise un crime affreux [a] ; l'autre porte sa rigueur jusqu'à punir son propre Fils par l'ignominie du supplice, pour une faute légère, que la fortune avoit avoüée [b]. C'est ainsi que séduits par les phantomes de l'erreur, nous ne saisissons que le vice, au lieu de la vertu que nous cherchons.

Celui qui se montre à découvert n'est pas le plus dangereux : il a honte de lui même, quand il s'envisage avec toute sa laideur & sa difformité. L'avarice sordide, la lâcheté honteuse, la complaisance servile ne sont pas les défauts des grands cœurs : l'opinion vulgaire les garantit assez de la

[a] Seleucus céda sa propre Femme Stratonice à son Fils Antiochus, qui en étoit amoureux.

[b] Manlius fit mourir son Fils, pour avoir combattu contre ses ordres, quoiqu'il eût remporté la victoire.

contagion des vices si méprisables. Craignons ceux qui se présentent sous la forme attrayante de la vertu. Il n'y a pas loin de la valeur à la témérité, de la libéralité à la profusion, de la justice à la rigueur. Qui rassûrera nos pas chancelans dans la route pénible de la vertu ? Quels Oracles nous manifesteront la vérité ? C'est la prudence. Rien ne lui échappe: elle nous donnera ce sentiment fin & délicat qui est blessé d'un excès presque imperceptible, qui nous fait appercevoir exactement le point fixe & certain, jusqu'auquel la vertu conserve son caractère ; & au-delà duquel, malgré l'opinion vulgaire, elle se revêt de celui du vice. Dans la dure nécessité de violer la justice par une indulgence pernicieuse, ou par une sévérité condamnable, la prudence vous inspirera les moyens d'accorder les devoirs de Pére tendre & de Juge incorruptible [a]. Soûmis aux loix & à l'empire de la seule raison, une main fidéle & sûre vous guidera dans le sentier glissant & difficile de la vertu. Vous saisirez le juste mi-

[a] Zaleucus étant Juge de son propre Fils, qui devoit subir la peine de l'aveuglement, suivant la rigueur de la Loi, lui fit crèver un œil, & s'en fit crèver un à lui-même.

lieu entre les extrémitez vicieuses, caractère essentiel de la véritable vertu.

Mais il vous échappera bien-tôt ce milieu, si la prudence vous abandonne. Ce n'est pas assez qu'elle nous ait fait connoître exactement la nature de chaque vertu; il faut encore qu'elle en règle la pratique, suivant les loix de l'ordre & de la bienséance. Il n'est point de principe fixe & indépendant des circonstances, qu'on puisse suivre dans toutes les occasions : la convenance des personnes, l'objet & la fin qu'on se propose; tout doit concourir à rendre une action vertueuse.

La libéralité & la magnificence; vertus vrayement Royales, sont déplacées dans le cœur du Pauvre & de l'Homme médiocre. Dira-t-on que le désir de les pratiquer est un sentiment estimable? Détours ingénieux de la cupidité! On croit ne désirer que la vertu; on est véritablement ambitieux. Qu'elle s'accommode à l'ordre déja établi, plûtôt que de souhaiter qu'il soit renversé en notre faveur. Si nous donnons une si libre carrière à l'amour propre, bien-tôt il voudra, malgré notre bassesse, nous élever dans les prémières places de l'Univers, sous le vain prétexte que nous

les

les remplirons avec plus de succès que ceux que la Fortune y a fait naître. Apprenons de la prudence que toutes les vertus ne conviennent pas à tous les Hommes.

La grandeur d'ame & de courage portée jusqu'au mépris de la mort, est de toutes les vertus celle qui a le plus d'éclat, & à laquelle les Hommes ont accordé les plus glorieuses récompenses. Lorsque la prudence l'accompagne, il est beau d'exposer un bien dont on connoît tout le prix, pour la Religion, ou pour le service de la Patrie : mais une férocité aveugle, qui cache aux yeux le prix de la vie, & qui la consacre à la vaine idole du faux honneur, à l'avarice, ou à l'ambition déréglée, a-t-elle la beauté de la veritable vertu, ou la difformité du vice ? César employe les vertus d'un grand Capitaine à étendre les bornes de l'Empire, & ensuite à l'usurper : il est successivement l'admiration & l'horreur des Hommes vertueux.

Un objet illégitime transforme les vertus en crimes. Celui qui ne blesse que les loix de la bienséance, pour être moins odieux, ne laisse pas d'être contraire à l'excellence de la vertu. *a* On élève des

a Pyramides d'Egypte.

monumens jusqu'aux cieux : on n'épargne rien pour les rendre magnifiques & durables : on consume les richesses de plusieurs Provinces, & les thrésors rassemblez pendant une longue suite d'années. Quelle est donc la fin de ces superbes travaux ? Est-ce la défense de l'Etat, le culte des Dieux, ou la demeure des Rois qui exige tant de somptuosité ? Non, ces édifices immenses sont destinez à couvrir un peu de cendre. Digne objet de tant de magnificence, que la prudence n'a pas éclairée ! Ne nous laissons pas éblouïr par un éclat trompeur : les sentimens les plus nobles & les plus grands, ne produiront que de fausses vertus, s'ils blessent les loix de l'ordre & de la bienséance.

Si chaque vertu reçoit de la prudence des secours si utiles, combien sera-t-elle encore plus nécessaire pour former l'accord parfait que nous offrent les vertus considérées ensemble ? Lors qu'elle ne les accompagne pas, nous y trouvons le désordre tumultueux des passions : elles paroissent opposées les unes aux autres. Ceux-ci [a], aspirans à une vertu éminente, renoncent aux honneurs & aux richesses ;

[a] Les Cyniques.

ils les combattent comme un ennemi dangereux : cet autre [a], les reçoit comme la récompense de ses vertus. La sage œconomie est opposée à la magnificence ; l'exacte justice à l'équité tempérée. C'est à la prudence à concilier des sentimens si contraires. Ouvrez les yeux, Philosophes trompez ; & si les biens extérieurs sont pour les Mortels imprudens des chaînes pesantes, reconnoissez dans les richesses dont on sçait joüir sans en être esclave, un secours utile pour des besoins réels ; & dans les honneurs & les dignitez, autant d'occasions de pratiquer utilement les plus éclatantes vertus. La prudence assigne à chacune ses bornes ; elle détermine le tems, le lieu & les occasions convenables : loin de conserver quelque contrarié-té, elles forment ensemble une harmonie admirable. Disons plus, elles tirent de nouveaux avantages de leur opposition même. Il est des vertus dont l'éclat trop vif doit être modéré. Le Soleil immobile sur nos têtes, embraseroit la Terre ; il faut que par une vicissitude invariable, des ténèbres salutaires tempèrent son ardeur, & la rendent utile & fructifiante.

[a] Aristote.

Ainsi on ne peut pas être toûjours libéral & magnifique, toûjours victorieux & triomphant. Ces vertus ont un appareil trop éblouïssant, pour que la pratique en doive être continuelle. Un sage discernement doit quelquefois en interrompre le cours par l'exercice des vertus contraires. Qu'aux victoires sanglantes & à l'ardeur belliqueuse succèdent la clémence & le triomphe pacifique. Qu'après avoir élevé des monumens immortels, le Prince magnifique ne dédaigne pas de descendre jusqu'aux Arts moins brillans, mais plus utiles; on doit compter les merveilles de l'Univers. Que le Monde fatigué, pour ainsi dire, par des mouvemens convulsifs, joüisse dans la tranquillité de la paix, du fruit de ses agitations, & du loisir d'admirer ses propres miracles; les Hommes, détruits par des combats justes & nécessaires, renaîtront du repos: les thrésors épuisez par des ouvrages utiles & magnifiques, par des bienfaits rèpandus à propos, seront remplacez: une frugalité bienséante, une prudente œconomie seront, dans leur tems, le fondement de la libéralité, de la magnificence & des triomphes nouveaux.

Divine prudence, vous donnez aux vertus la médiocrité, la bienséance, l'union qui les distingue des fausses vertus. Nous ne devons pas moins leur utilité à vos lumières.

SECONDE PARTIE.

CE n'est que par la vertu que tous les Hommes peuvent être heureux. Elle rapproche les conditions les plus éloignées : elle répare l'injustice de la fortune dans l'inégale distribution des biens: elle accorde deux ennemis irréconciliables, notre amour propre, & celui des autres Hommes. Unis par la vertu, nous nous regardons tous comme les membres d'un même corps : nous ne séparons pas notre interêt particulier d'avec le bien public. Examinons si nous pouvons attendre l'un & l'autre de la pratique des vertus, sans le secours de la prudence.

Chacun doit chercher le principe de son bonheur au dedans de soi-même ; voir le passé sans remords & sans repentir ; attendre l'avenir sans le désirer & sans le craindre : voila la source de notre félicité. Celui qui possède un si grand bien, a con.

nu ſes devoirs ; il a ſçu les remplir dans toute leur étenduë. Juſte appréciateur des biens & des maux, il a été également tranquille dans la faveur & dans la diſgrace ; dans l'opulence & dans la pauvreté. Quelle prudence a été néceſſaire pour conſerver cette uniformité de conduite dans les divers évènemens ; pour avoir le droit de jetter un œil ſatisfait ſur toutes ſes actions ; & pour dire avec vérité & avec juſtice : Ce que j'ai fait eſt bon ? Ce n'eſt pas aſſez d'avoir été vertueux : ſi les ſuccès n'ont pas répondu à nos eſpérances, on a toûjours quelque faute à ſe reprocher. Il ne ſuffit pas même que des évènemens heureux ayent couronné nos vertus : s'ils ne ſont pas le fruit de notre prudence, ils ne nous appartiennent pas. Le hazard a favoriſé l'entrepriſe imprudente de ce Capitaine : qu'il ne ſe glorifie pas d'un ſuccès qu'il n'a pas mérité. Le Juge incorruptible qui veille au fond de ſon cœur, oppoſe ſon imprudence aux éloges publics. La multitude eſt trompée ; mais il n'eſt pas trompé lui-même.

Si le vertueux imprudent eſt privé de cette joye ſi ſenſible que donne une conduite irréprochable, en eſt-il dédommagé

pár la confiance dans l'avenir ? Non : il n'apperçoit dans les évènemens de l'Univers, qu'une suite de hazards aveugles. S'il a été heureux, il craint que la Fortune ne se lasse de le favoriser : s'il a éprouvé ses disgraces, il craint qu'elle continuëra de le persecuter. L'expérience fatale ou favorable, tout est perdu pour lui. Il n'a pas appris de ses malheurs à les vaincre : il ne doit pas les succès heureux à des maximes, à des principes certains. Les lauriers rassemblez sur sa tête, ne le rassûrent pas dans l'occasion. Le péril s'offre à ses yeux, plûtôt pour l'épouvanter, que pour lui inspirer les justes précautions pour l'éloigner. Mais quand une exacte raison a éclairé toutes les démarches de l'Homme vertueux, quelle est sa confiance ! Craindroit-il les maux ? il a déja éprouvé ses forces : il sçait qu'il trouvera toûjours dans les vertus accompagnées de la prudence, les secours nécessaires pour détourner les maux, pour les diminuer, ou pour les surmonter.

On dira peut-être que sa confiance est téméraire ; que le sort bizarre se plaît à déranger les mesures les mieux concertées, à renverser les projets les plus sages.

Jusqu'à quand, injustes Mortels, accuserez-vous la Fortune de vos fautes ? Il est vrai, vous recevez souvent de ses mains des bienfaits que vous n'avez pas méritez ; ils sont le fruit de l'imprudence de ceux qui les dispensent : mais rarement est-elle coupable de vos malheurs. Ce Général qui joint au plus ardent amour de la Patrie, une valeur intrépide, n'a pas prévû que les prémiers rayons du Soleil éblouïroient ses Soldats, & rendroient leur ardeur inutile [a]. Un Fleuve qui paroissoit à ses yeux une barrière sûre, a donné passage à l'Ennemi. Cette Forêt, ce Marais [b], qu'il avoit crû impraticable, enfante des Combattans qui viennent fondre sur lui, lorsqu'il se croit le plus en sûreté. Engagé [c] dans un poste désavantageux, il faut se rendre à la merci du Vainqueur : il n'a pas même le triste avantage de se dévoüer, avec tous ses Compagnons, à une mort certaine, mais glorieuse. Est-ce la Fortune, ou son imprudence, qu'il doit accuser de sa défaite ?

L'Homme prudent amène les évènemens favorables : il prévoit & détourne

a Bataille de Cannes.
b Bataille gagnée par Annibal, proche le Lac Trasimène.
c Les Fourches Caudines.

ceux qui ſont contraires : il ſçait même les tourner à ſon avantage. Que ce Romain ſoit abandonné par un Allié qu'il croyoit fidéle, ne craignons pas que cette lâche trahiſon le trouble ou le décourage : il la cachera à ſon Armée; il dira que c'eſt par ſon ordre qu'on va envelopper l'Ennemi : cette ruſe prudente augmentant la confiance de ſes Soldats, hâtera ſa victoire.

C'eſt ainſi que le Sage maîtriſe la fortune : il lit, pour ainſi dire, dans l'avenir : ſes conjectures ſont des jugemens certains : il voit dans les objets ordinaires un autre Univers, & des liaiſons inconnuës aux autres Hommes. Quel rapport du mouvement des Corps céleſtes, avec le combat que Sulpitius va livrer! Il y trouve la victoire : il prévoit que le Soldat ſuperſtitieux, ſe voyant inopinément privé de la foible lueur de l'Aſtre qui préſide à la nuit, craindra de combattre contre les Immortels : il lui dévoile les ſecrets des Cieux : l'évènement qu'il a prévû n'eſt funeſte qu'à l'Ennemi.

Qu'on ſoit courageux, intrépide, fameux par pluſieurs victoires, ce n'eſt pas encore aſſez : il faut, par une ſage condui-

te, les rendre utiles à l'Etat. Que sert à l'illustre Carthaginois de s'être rendu la terreur des Romains? Un retardement imprudent lui fait perdre le fruit de ses victoires: il a laissé échapper le moment favorable, qui ne se présentera plus. Qu'on ne lui oppose pas la force; c'est un foudre menaçant à qui rien ne résiste: il se consumera lui-même. Le sage Temporiseur jettera les prémiers fondemens de la ruine de Carthage. La prudence de Fabius sera aussi utile à Rome, que l'imprudence d'Annibal sera fatale à sa Patrie.

Ce n'est pas seulement dans le périlleux mètier de la Guerre que le succès favorable dépend de la prudence; elle décide des évènemens heureux dans toutes les conditions de la vie. Vous aspirez à l'hommage des cœurs par votre magnificence; votre affabilité & votre politesse. Mais si la prudence n'accompagne pas ces vertus; si vous n'avez pas égard au tems, au lieu & aux personnes; si le même accueïl est indifféremment accordé à tous, sans distinction de naissance, de rang & de merite: si une œconomie hors de saison dépare un spectacle d'ailleurs magnifique: si vous exposez indiscrètement votre crédit,

lorſque vous devez prévoir qu'il échouëra ; en vain vous ſerez libéral, affable & généreux ; vos vertus ſeront inutiles ; votre imprudence vous rendra l'objet du mépris & de la raillerie. Eſt-ce la confiance publique qui eſt l'objet de vos vertus ? Voulez-vous que la Veuve & l'Orphelin vous dépoſent leurs interêts ſans crainte ? Ce n'eſt pas aſſez d'être ſincère, humain & intègre : il peut échapper à la probité la plus ſévère des déciſions injuſtes & des conſeils dangereux, qui trahiront vos eſpérances ; & qui, au lieu de la reconnoiſſance que vous attendez, vous expoſeront à la cenſure.

Peut-être qu'élevé dans un rang plus éminent, les faveurs des Maîtres du Monde ſont l'objet de vos déſirs : la prudence vous eſt encore plus néceſſaire. Comment, ſans ſon ſecours, le Courtiſan vertueux évitera-t-il les naufrages ſi fréquens ſur la Mer orageuſe où il eſt embarqué ? Plus ſa vertu ſera éclatante, plus il ſera expoſé aux brigues de ſes Concurrens : ils ſe réüniront tous, pour perdre le Rival le plus dangereux. Il faut qu'il ſçache rendre ſon mérite aimable ; qu'il ſçache vaincre juſqu'à la jalouſie de ſes en-

vieux. Si sa vertu est rigide, il s'attirera leur haine; si elle est douce & accommodante, on l'accusera de dissimulation, d'hypocrisie & d'ambition. Si une sagesse consommée, une prudente expérience n'éclaire pas ses vertus, comment, dans un païs où il est également dangereux de parler & de se taire, sçaura-t-il pressentir avec finesse s'il approuve à propos, s'il blâme à contre-tems. Il succombera à tant d'obstacles, il suivra les routes frayées de la complaisance & de la flaterie, ou il se perdra, comme Clitus, par une indiscrète sincérité.

Portons plus haut nos vûës; osons pénétrer jusques dans le Sanctuaire de l'Autorité. C'est dans le Cabinet du Prince qu'on décide du sort des Peuples. Quels desordres! quels malheurs! suites funestes des conseils imprudens. Un Ministre vertueux, attaché aux interêts de l'Etat, zélé pour la gloire de son Maître, l'engagera dans une guerre, dont le succès même favorable aura des suites funestes, qu'une sage politique auroit dû prévoir. Souvent une complaisance timide sera pernicieuse; quelquefois une résistance obstinée causera de plus grands maux.

Les vertus les plus intéressantes sont celles que l'éclat du Thrône expose aux yeux de l'Univers : elles font les beaux ou les jours malheureux. Si la prudence n'éclaire pas les vertus du Roi, il sera bienfaisant ; mais il répandra ses dons à ses Sujets les plus hardis & les plus empressez : le mérite toûjours humble, échappera à ses faveurs. Il sera clément ; mais quel spectacle nous présente un Etat où les crimes se multiplient par l'espoir de l'impunité, fondé sur la clémence du Maître, toûjours assurée aux Criminels !

Si au contraire une rigueur implacable assûre aux Coupables une perte infaillible, les remords & le repentir deviennent donc inutiles : il n'y a plus de retour vers la vertu : une prémière faute entraînera dans un abîme de forfaits. Dans les prémiers mouvemens d'une vive passion, ce Prince a manqué à ce qu'il doit à son Roi : faut-il que le désespoir l'oblige à chercher chez l'Etranger un azile qu'il ne doit pas espérer de trouver chez son Maître irrité ? Ce Peuple a oublié ses devoirs : faut-il que le fer vangeur moissonne tous les Criminels ? faut-il que l'Innocent périsse avec le Coupable ?

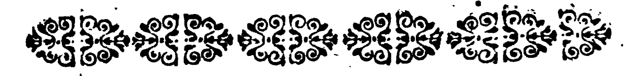
Que dirons - nous des attraits de cet Art funeste, que la fureur des Hommes a rendu nécessaire ? qui sert de jeu & d'amusement aux Princes ; & qui est en même tems la source des maux qui accablent leurs Peuples ? Que l'amour de la gloire est dangereux pour un grand cœur, s'il n'est pas arrêté par le frein de la sagesse ! Quel est ce jeune Prince ? Il est courageux, magnifique, bienfaisant, généreux, infatigable ; tant de vertus annoncent un Héros. Mais non, elles ne sont pas accompagnées de la prudence. Emporté par une ardeur insensée, séduit par ses prémières victoires, il désolera l'Univers : il entassera des conquêtes dont il ne joüira pas. Ses victoires sanglantes ne seront pas suivies du triomphe pacifique : il n'aura d'autre crainte que de manquer un jour de Terres à ravager, de Thrônes à renverser, d'Hommes à détruire.

Il n'en sera pas ainsi de ce Soleil qui brille dans son Orient : son discernement prématuré nous annonce notre bonheur. Sage dispensateur de ses graces, il distinguera le Vertueux du Courtisan empressé : juste dans sa clémence, il n'épargnera pas les Scélérats ; il

pardonnera quelquefois aux Malheureux : il sçaura dissimuler les fautes dont la punition entraîneroit la ruine de l'Etat, ou le desordre public. Eclairé dans ses projets, ce ne sera pas assez pour lui qu'une guerre soit juste, si elle n'est utile & même nécessaire. Cette ardeur belliqueuse qu'il fait déja briller dans ses yeux, sera tempérée par la vûë des horreurs & des desordres, suites inséparables de ce fléau du Ciel irrité : il cuëillera une ample moisson de gloire dans le calme de l'Univers.

Sensible à la beauté des vertus, il sçaura que si elles ne sont pas accompagnées de la prudence, elles ne sçauroient garder le juste milieu, la bienséance & la proportion, qualitez si essentielles à la beauté & à l'excellence des véritables vertus. Il accordera celles qui paroissent opposées : il fortifiera les unes par les autres. Une conduite toûjours uniforme & prudente, sera suivie de la gloire, qui en sera le prix. Grand par ses vertus & par sa sagesse, puisse-t-il, par sa propre félicité, & par celle de son Peuple, être le Salomon de nos jours.

Non quidquam agere licet, cujus non possis causam probabilem reddere. Cic. Offic.



II. DISCOURS

Sur le même sujet.

LA raison est la lumière de l'Homme; & le Ciel ne lui communique ce rayon de la sagesse éternelle, que pour éclaircir ses vertus. Mais qui est assidu à consulter ce Maître intérieur, qui ne nous parle qu'autant que nous l'interrogeons? Qui aime ses leçons? Qui est docile à les suivre? La vertu même est quelquefois rébelle à la raison. Elles se trouvent ensemble, sans que l'une prête son secours à l'autre, si la prudence ne les unit, & ne fait marcher le flambeau de la raison devant l'Homme vertueux.

La vertu purifie le cœur; & la prudence approche du cœur les lumières de l'esprit. La prémière nous enflamme d'un amour légitime: la seconde ménage ce feu divin, & ne le laisse paroître au-dehors qu'avec mesure. La vertu nous attache à notre devoir: la prudence nous fait ins-

truire de tout ce que le devoir exige. La vertu aime l'ordre : la prudence lui montre les differentes routes de l'ordre. L'une cherche le bien ; l'autre le découvre. Celle-là nous soûmet à la Loi ; celle-ci nous l'explique.

J'apperçois déja, je sens que si la prudence n'accompagne pas toutes nos vertus, nos vertus mêmes nous égarent souvent ; elles ne se soûtiendront pas longtems : quelque ardentes qu'elles soient, elles ne feront pas de grands progrès. A quelque perfection qu'elles nous ayent élevez, nous risquons à tout moment de faire des chûtes honteuses. Elles porteront le trouble dans la société civile ; elles s'attireront le mépris & la haine des Hommes ; enfin elles se corrompent & dégénèrent en vices.

La vertu est sans doute notre plus précieux thrésor, & le thrésor qui nous coûte le plus à acquérir, & que nous perdons le plus facilement. Elle est le fruit d'une longue suite de travaux & de victoires ; & un jour fatal ruine l'ouvrage de plusieurs années. L'Homme qui tombe rapidement dans l'abîme du vice, ne monte à la perfection qu'insensiblement

& par degrez. Tout peut ternir ou embellir la vertu : tout peut la perfectionner ou l'affoiblir. Toûjours elle a des obstacles à surmonter, & des ennemis à combattre. Les plus redoutables l'assiégent par tout : ce sont nos passions. Chaque vertu morale ou chrétienne a, pour ainsi dire, une passion en tête, dont le triomphe fait sa plus grande gloire.

Cependant la vertu ne consiste pas à exterminer ces ennemis domestiques : ils vivent autant que nous. Elle ne fait que détourner nos panchans naturels vers des objets légitimes : elle ne détruit pas le naturel & le tempérament ; elle le réforme ; elle le plie, le redresse, le taille en quelque façon, pour qu'il ne porte que de bons fruits.

Or quel discernement ! quelle sagacicité ! quelle attention pour conserver de son naturel précisément ce qu'il a de bon, & n'en retrancher que ce qu'il a de vicieux, pour modérer, rectifier, sanctifier ses propres passions ; en un mot, pour donner à sa vertu la forme & la trempe de son naturel, sans la laisser infecter de la corruption que nous portons en naissant !

Comment la rendre vive & entrepre-

nante, ſans emportement & ſans fierté; dans un cœur fier & boüillant? douce, modeſte & retenuë, ſans molleſſe & ſans lâcheté, dans une ame paiſible & tranquille?

Ce ne peut être que l'ouvrage d'une intelligence judicieuſe, attentive à nous-mêmes, & à tous nos rapports, habile à ſonder nos cœurs, & à découvrir nos foibles, & les artifices de l'amour propre; à meſurer nos forces & celles de nos Ennemis; ſur tout fidéle à guider nos vertus, dans tous les Etats où elles ſe trouvent.

Car la vertu de l'Homme porte toûjours le caractère de l'humanité : elle a ſes âges & ſes accroiſſemens; des momens de ferveur, & des momens de défaillance; tantôt victorieuſe, tantôt vaincuë; la plus robuſte eſt quelquefois foible & languiſſante; quelquefois la plus tendre a plus d'ardeur que de force : à ſa naiſſance, ordinairement aveugle & timide, puis audacieuſe & impatiente de ſe ſignaler : enfin elle eſt expoſée aux piéges de la préſomption.

Qui nous dictera les ſages précautions que demandent chacun de ces âges,

chaque état & chaque circonstance ?

Vous venez d'entrer dans une belle carrière : mais ce païs vous est inconnu : vous ne vous connoissez pas vous-même ; il faut qu'on vous montre les périls que vous avez à craindre, sans vous épouvanter ; mais qu'on vous écarte d'un écueil, sans que vous alliez briser contre l'écueil opposé ; qu'on vous anime, sans vous inspirer trop de confiance ; il faut que vous vous efforciez d'avancer toûjours ; mais lentement, & de degré en degré. L'action qui fortifie l'habitude, nourrit la vertu, & le repos l'engourdit & la consume ; mais les entreprises trop hardies l'accablent.

Appellez donc la prudence à votre secours : elle abbrégera, elle applanira le long & pénible sentier que vous courez : elle adoucira bien des peines, & lèvera bien des obstacles ; elle préviendra vos chûtes, ou en arrêtera les suites ; souvent même elle en sçaura tirer avantage.

La conduite de la vertu est une science qui a ses principes ; c'est un art qui a ses finesses. On fixe, on purifie son propre cœur par les mêmes artifices que nous employons pour gagner celui des autres.

La vertu s'insinuë par les mêmes routes que le vice.

Lors même que vous vous croirez affermi dans l'amour de votre devoir, gardez-vous de suivre l'impétuosité d'une jeune vertu, qui, se promettant tout d'elle-même, ose tout, & ne craint rien. Souvenez-vous toûjours que vous soûtenez une guerre difficile : consultez à tout moment la raison & le bon sens : demandez quand est-ce qu'il faut combattre ou éviter le combat, chercher ou fuïr l'occasion ; quelles armes, quels postes, quelles mesures vous devez prendre. Didon devoit plûtôt fuïr devant Enée, que devant les Meurtriers de Sichée : ce qui vous a donné aujourd'hui la victoire, feroit demain votre honte.

La sagesse, plus essentielle à un General d'Armée que la valeur, est plus nécessaire à l'Homme de bien, que le courage.

Le plus parfait même ne se soûtient pas long-tems, si la prudence ne l'éclaire. On n'est pas invincible, quelle victoire qu'on ait remporté. Les passions domtées par la vertu, sont des Tyrans déthrônez, qui aspirent encore au Thrône.

Le cœur où elle domine peut être surpris par mille endroits : l'Homme vertueux doit toûjours s'observer, se tenir sur ses gardes, comme dans un païs de conquête, quelquefois plus difficile à défendre qu'à conquérir.

Notre corruption est si déplorable, que nous nous faisons un poison de tout ; de nos vertus même. Quoi qu'elles ne soient pas plus opposées entre elles, que le vrai l'est au vrai, toutefois souvent l'une paroît ordonner ce que l'autre défend : elles semblent se combattre & se disputer en quelque sorte la place & la préséance. Si un sage Nestor ne les accorde & n'est assidu à leur prêter ses avis & ses conseils, elles s'affoiblissent mutuellement ; elles s'obscurcissent ; elles se détruisent : la politesse anéantit la franchise & la sincérité : la bonté énerve la justice, la force & la valeur ; la sévérité bannit la douceur & la pitié ; les vertus chrétiennes détruisent les vertus civiles.

Du moins les unes & les autres, quelque parfaites qu'elles soient, manquent souvent aux bienséances, si la prudence les abandonne.

Suffit-il à un habile Peintre d'imagi-

ner un beau dessein ? Ne faut-il pas qu'il ait encore du goût pour l'ordonnance & pour le coloris ? Il ne vous suffit pas aussi d'enrichir votre cœur de toute sorte de vertus. Apprenez de la prudence à ménager ce thrésor : apprenez à produire chaque vertu en son tems & à sa place : apprenez à donner à chacune un air, une attitude convenable à votre rang, à votre condition, à votre caractère, aux conjonctures, & aux mœurs du siècle.

La valeur, comme dans les figures d'un tableau, ne doit pas avoir la même expression dans le Soldat & dans le Géneral : un Guerrier né flegmatique doit aspirer à la gloire des Césars & des Turènes, plûtôt qu'à la gloire des Condez & des Alexandres : il faut que nos Héros François soient différens de nos Héros Gaulois : qu'un Saint ait d'autres manières à la Cour que dans la solitude : que le plus souvent, au milieu du Monde, il se montre plûtôt Honnête-Homme que Saint.

La prudence est à l'égard des mœurs ce que le goût est à l'égard des Arts & des Sciences. Le plus beau génie s'égare

pitoyablement, si le bon goût ne le guide. Si la prudence ne nous prête ses lumières, nos plus grandes vertus sont difformes & monstrueuses. Une pensée qui n'est pas à sa place, perd presque toute sa force: une belle action déplacée, n'a plus son prix & son mérite: un amas confus de beaux termes & de belles pensées, fait un mauvais discours: un Honnête-Homme, un Saint imprudent & téméraire, est souvent ridicule & fâcheux: chacune de leurs actions est loüable; mais leur conduite est pitoyable.

Ce n'étoit pas assez pour la beauté & pour la sûrete de l'Univers, que le Ciel fût semé d'une *infinité* d'Astres; il falloit de plus que la sagesse règlât l'ordre & le mouvement de ces brillans flambeaux: s'ils étoient plus reculez, ils ne nous éclaireroient pas assez; s'ils étoient plus proches, ils nous éblouïroient; s'ils brilloient toûjours sur nos têtes, ils embraseroient la Terre.

Ainsi, lorsque nos vertus, qui font toute notre gloire, ne sont pas soûmises aux loix de la sagesse, elles ne font plus une harmonie noble & agréable: elles ne sont plus l'ornement, le

soutien

ſoutien, l'agrément de la ſociété.

Que dis-je ? la ſociété civile n'a pas peut-être de plus redoutables fléaux à craindre, que les imprudences de la vertu, qui étouffent l'amitié, troublent la paix, renverſent l'ordre, allument la diſcorde, rendent inutiles, & ſouvent funeſtes, le zéle du Magiſtrat, l'équité du Juge, la valeur du Guerrier, les vaſtes projets du Miniſtre, & les meilleures intentions d'un bon Prince.

Non, la plus tendre amitié ne peut reſiſter aux indiſcrétions d'un Ami, qui ne ſçait, ni choiſir, ni placer, ni aſſaiſonner les témoignages de ſon aveugle tendreſſe ; & dont les vertus téméraires & indiſcrètes fatiguent, importunent, embarraſſent & bleſſent ſouvent ceux qui ont le malheur d'être liez avec lui.

Ce n'eſt pas ſeulement entre les méchans, comme l'enſeignent tous lés Philoſophes ; mais auſſi entre les fots, les imprudens, qu'il ne peut pas y avoir d'amitié véritable: du moins le Sage ne s'unira-t-il jamais avec un aveugle & un téméraire, quelque vertueux qu'il ſoit.

Peut-on même eſpérer que la paix règne long-tems entre ces grands cœurs

liez par le ſang ou par leur profeſſion, ſi la raiſon n'éclaire leur générofité, leur droiture & leur probité? Ils n'aiment, il eſt vrai, ils ne cherchent que le bien; mais ils le cherchent par des routes différentes; mais ils prennent ſouvent le bien pour le mal, & le mal pour le bien: toûjours mêmes vûës; mais ſouvent oppoſez dans leurs jugemens; & oppoſez avec d'autant plus d'opiniâtreté, que les uns & les autres ont des intentions droites. Ah! cette ſainte opiniâtreté, cette oppoſition continuelle, ces combats fréquens, agitent les eſprits, piquent la vanité; l'union s'altère, la concorde ſe rafroidit, les cœurs s'aigriſſent; enfin l'aigreur & les diſputes les ſéparent & les diviſent.

La paix & l'union entre les Hommes, dépendent autant, & peut-être plus, du bon ſens que de la vertu.

Les meilleures liqueurs, mêlées ſans goût & ſans diſcernement, ſe gâtent & ſe corrompent. Aſſemblez les plus belles vertus ſous un même toit; ſi le bon ſens n'habite avec elles, vous verrez naître la triſteſſe, le trouble, la haine, la diſcorde, de ces vertus mêmes.

Vous verrez les plus affreux desordres à la suite d'une vigilance importune, qui lasse & rebute la fidelité la mieux établie; d'une bonne foi aveugle, qui ne se précautionne pas assez; d'une droiture inflèxible, qui ne pardonne rien; d'une franchise indiscrète, qui outrage & déconcerte; d'une bonté trop facile à pardonner. Un Roi débonnaire fut plus funeste à la France qu'un Tyran.

Je vois naître le vice même & le crime de l'amour de la vertu. On en inspire du dégoût en la prêchant avec importunité: on nous donne de l'horreur pour notre devoir, quand un zéle violent & impérieux veut, sans égard & sans ménagement, nous forcer à le remplir. Pour vouloir rendre les Hommes trop parfaits, on les aigrit, on les irrite, on les révolte.

Une vertu trop ardente allume les plus violentes passions.

Le dirai-je? toute vertu est une passion: c'est l'amour de quelque bien. Or l'amour le plus légitime nous aveugle souvent: les saintes passions, comme les passions criminelles, peuvent nous séduire & nous troubler, nous enyvrer & nous transporter hors de nous-mêmes. Eh!

d'où naissent tous les malheurs de la société civile ? N'est-ce pas de l'aveuglement des Hommes ? n'est-ce pas de leurs violences & de leurs emportemens ? Qu'importe que votre aveuglement ; qu'importe que ces excès partent d'un bon principe ? En sont-ils pour cela moins pernicieux ?

Cet austère & vigilant Magistrat ; ce puissant Ministre, enyvré de l'amour du bien public, veut porter l'ordre & la réforme par tout : il coupe, il arrache, il renverse tout impitoyablement : la confusion & le désordre marchent aprés lui, parce qu'esclave aveugle de la Coûtume & de la Loi, il ne sçait, ni plier, ni dissimuler à propos.

Si la prudence n'aide la Justice à tenir la balance, le Juge le plus équitable s'égare à la suite des Loix, qu'il n'ose soûmettre à l'équité naturelle : l'amour de la justice en fait un Juge injuste & accablant, comme l'amour de la sagesse faisoit des anciens Philosophes, des fols & des extravagans ; comme l'amour de la Patrie a souvent fait le malheur de la Patrie même.

Combien de fois cette noble vertu,

l'appanage des grands cœurs, ou plûtôt cet aſſemblage des plus nobles vertus, ſource de la grandeur de Rome ; combien de fois, dis-je, l'amour de la Patrie a-t-il rendu les Romains féroces, inhumains & inſenſez ?

Combien de fois la valeur inconſidérée a-t-elle enlevé la victoire des mains du Victorieux ? Combien de Capitaines, tranſportez par leur courage ; ſont tombez dans le précipice avec leur Armée ? Pompée auroit-il jetté Rome dans les fers ? Son Nom ne ſeroit-il pas plus illuſtre que celui de ſon Rival, ſi ſa valeur, auſſi patiente que celle de Fabius, eût été moins fière & moins préſomptueuſe ?

Un téméraire paſſionné pour le bien, eſt quelquefois plus redoutable, que s'il étoit paſſionné pour le mal.

Je crains la ſainteté même, quand elle eſt ſans règle & ſans meſure. Un Saint revêtu d'autorité, & dépourvû de bon ſens, peut-il être un bon Maître, un Pére aimable ? Peut-il être un Souverain reſpecté de ſes Sujets ?

Si la Prudence ne monte ſur le Thrône avec la ſainteté, l'humilité du Saint Monarque avilit Sa Majeſté Royale : ſa pieté

l'expose au mépris du Peuple : sa charité le désarme trop facilement : son respect pour la Religion laisse opprimer son autorité. (Lisez nos Histoires.) Sçaura-t-il être tout à la fois avide de Croix & d'humiliations, & soûtenir l'éclat de sa Couronne ; humilier dans sa Personne l'Homme, & exalter le Roi ; être l'appui de sa Religion, & la gloire de sa Nation ; l'ornement de l'Eglise, de l'Etat & du Thrône ; la terreur des Ennemis de Dieu, & les délices de son Peuple ; un Solitaire au pied des Autels, un Mentor dans le Conseil, & un Achille au Combat ?

Heureuse France, le plus saint de tes Rois eût-il jamais fait cette noble alliance de la gloire des Héros & des Sages prophanes, avec la perfection Evangélique, si la prudence n'eût toûjours commandé aux vertus chrétiennes de ce grand Prince.

Les principes du Christianisme sont si supérieurs à tout autre principe, si capables d'étonner l'ame, d'enflamer le cœur, d'effarer l'imagination, que le Saint a encore plus besoin du secours de la raison, que le Héros & l'Honnête-Homme.

La prudence est plus nécessaire aux

Apôtres, que le don des miracles.

Enfin l'imprudence décrie, déshonore, dégrade, avilit & corrompt les plus belles vertus.

Elle leur ravit presque tous leurs agrémens & leurs charmes. La beauté de toutes choses est dans leur juste proportion & l'imprudente vertu en fait trop, ou n'en fait pas assez.

Odieuse même & méprisable par son aveuglement & par ses excès, elle perd le droit naturel qu'elle a sur le cœur & sur l'estime des Hommes. Nous sommes trop amis de nous-mêmes, pour aimer une vertu chagrine & turbulente. Et qui a la force d'estimer ceux qu'il n'aime pas? Qui ne se fait point un plaisir délicat de trouver dans l'imprudence des vertus d'autrui le prétexte trop spécieux d'attribuer ses saintes œuvres à l'humeur & au tempérament? La malignité naturelle va encore plus loin. Qui ne pense pas avoir droit de confondre une vertu outrée avec le vice, dont elle porte souvent les couleurs?

Ce ne sont pas encore là les plus grands malheurs : l'imprudence attire à la vertu tant d'ennemis; elle l'expose à de si violentes tentations, qu'il faut en-

fin que la plus forte vertu succombe. On se lasse de combattre toûjours ; de luter sans cesse contre les vents & les flots ; on se dégoûte facilement d'une vertu qui ne reçoit presque aucun hommage d'amour & d'estime.

Heureux donc, mille fois heureux, le Sage dont toutes les vertus sont accompagnées de la Prudence ! Heureux même ceux que la société lie avec lui ! Modéré, juste, commode, toûjours à son rang & à sa place, les Méchans même recherchent son commerce & son amitié. Commande-t-il ? on se plaît à obéir à celui dont la vertu obéït à la raison. Est-il dans la dépendance ? sa soûmission est entiére ; mais noble & simple ; parce qu'une vertu sensée en est le principe & le guide.

Toûjours le même, soit qu'il commande, soit qu'il obéïsse, son thrésor est en sûreté ; rarement le trouve-t-on désarmé. Il se fait des armes de tout : son esprit & son imagination, ses sens & ses talens, sont de concert avec son cœur : souvent même il use de saintes adresses, pour se rendre son devoir facile & aimable.

Toutes ses vertus se soûtiennent entre elles, & se donnent réciproquement de la force & de l'éclat: chacune, en se produisant au dehors, emprunte quelques traits de toutes les autres; l'onction de la douceur tempère sa sévérité: un air noble & mâle relève les dons de sa bonté: l'Honnête Homme rend le Saint agréable & respectable aux Mondains. Le Saint rend l'Honnête Homme inebranlable dans les tenèbres mêmes.

Ses vertus le suivent par tout, mais il ne s'empresse pas de les produire: le feu divin, dont brûle son ame, est toûjours plus ardent au fonds de son cœur qu'il ne paroît au dehors.

Dieu est son unique modèle.

Dieu est infiniment plus admirable que ses ouvrages: le cœur du Sage est beaucoup plus parfait que ses actions. Dieu, dans le gouvernement de l'Univers, met sa principale gloire à maintenir les Loix de la nature, aussi anciennes que la nature même; les miracles sont rares. Le Sage, principalement occupé des devoirs communs de son état & de sa condition, quitte rarement les routes ordinaires; & il ne s'en écarte

jamais, que forcé par les loix d'une prudence supérieure.

C'eſt la ſageſſe qui répand les richeſſes de la bonté de Dieu, qui arrête ou fait tomber les foudres de ſa juſtice ; qui ouvre, ou ferme les tréſors de ſa puiſſance. C'eſt la prudence, ſacrée portion de la ſageſſe divine, qui diſpoſe & fait agir les vertus du Sage.

Le Dieu des Armées, & le Dieu des miſéricordes eſt toûjours un Dieu infiniment ſage : ſa ſageſſe ineffable éclate dans toutes ſes œuvres. Soyez bon, équitable, poli, complaîſant, officieux, brave, généreux, libéral, magnifique, mais ſoyez toûjours raiſonnable & ſenſé.

La vertu conduit toûjours le Sage, & la prudence conduit toutes ſes vertus.

Eſtote ergo vos perfecti, ſicut & Pater veſter cœleſtis perfectus eſt. Matthæi cap. 5. verſ. 48.

DISCOURS

PRONONCEZ

DANS LES ASSEMBLÉES

PUBLIQUES

DES JEUX FLORAUX.



SEMONCE

FAITE

LE PREMIER DIMANCHE DE JANVIER DE L'ANNEE M. DCC. XXI.

Par M. D'ALDEGUIER, *Chevalier d'honneur au Bureau des Finances de Toulouse, un des Academiciens.*



ESSIEURS,

Le ſoin d'accroître ſa réputation, le déſir de l'eſtime publique, l'amour de la gloire, ſont la paſſion dominante des hommes. Cette paſſion eſt de tous les

tems, elle eſt de toutes les professions ; & celles-là même n'en ſont pas exemtes, qui ſemblent n'avoir dans leur travail que des vûës intéreſſées. Si le déſir de l'immortalité porta le grand Alexandre aux extrémitez du Monde, ce même déſir anima les fameux Ouvriers de ce ſuperbe Mauſolée, l'ornement & l'admiration de la Grèce. Aprés avoir perdu tout eſpoir de récompenſe, par la mort de l'illuſtre Princeſſe qui les avoit appellez, ils ne laiſſèrent pas d'achever, pour leur gloire, un travail, qu'ils n'avoient d'abord commencé que pour leur fortune.

Il eſt donc vrai que tous les hommes recherchent l'eſtime publique, & travaillent pour la renommée. Quand la Cérémonie de ce jour m'oblige à réveiller, à fortifier cet amour de la gloire dans le cœur de ceux qui m'écoutent ; quand je viens applaudir à un goût ſi général, & flater un penchant ſi doux, ne puis-je pas eſpérer d'être écoûté favorablement ? Tous les autres ſujets de confiance me ſont interdits ; permettez-moi d'en tirer un du moins de la Matiere que je vais traiter.

Mais ne donnerai-je à ce penchant

qu'une approbation ſtérile, ſans ſecours & ſans inſtruction? Non, MESSIEURS, c'eſt peu de réveiller dans vos cœurs cette ardeur pour la Renommée; il faut encore la guider: il faut examiner quel eſt le mérite, quels ſont les talens, quelles ſont les excellentes qualitez qu'il eſt plus avantageux à l'homme de poſſéder, & qui conduiſent le plus ſûrement à la gloire.

Parmi tous les moyens qui peuvent nous l'acquerir, le plus ſûr ſans doute, le plus digne de la grandeur de l'homme, eſt l'amour de la vertu; mais le Sage n'eſtime la vertu que pour elle-même. La gloire eſt la récompenſe de ſes travaux, ſans en être le terme, &, bien loin d'exiger ce doux tribut de loüange & d'honneur, l'homme vertueux a de la peine même à l'accepter lorſqu'on le lui préſente.

Admirons en lui cette indifférence pour la renommée; mais ne laiſſons pas d'applaudir à ceux qui, moins courageux ou moins forts, ſuivent un penchant que la nature donne, que la raiſon autoriſe, que la vertu elle-même ne condamne pas, quoiqu'elle s'en défende. C'eſt à ces ama-

teurs de la gloire que je parle aujourd'hui je vais leur montrer que, parmi les divers avantages qui peuvent les y conduire, le sçavoir & les belles Lettres sont le moyen le plus aisé & le plus sûr, & que leur mérite est préférable à l'éclat des Professions les plus brillantes.

Hommes puissans, qui êtes préposez au gouvernement des Peuples, vous attirez sur vous, & jusques sur vos moindres démarches, les yeux, l'attention & le respect des autres hommes; vous décidez de leur destinée; vous ne voyez autour de vous que de l'encens & des hommages; quoy de plus flateur! Fameux Conquérans, la Terre se taît en votre présence; vous subjuguez des Nations entières; vous portez votre nom aux extrémitez du Monde; quoy de plus brillant! cependant ne pensez pas que toutes les voix de la renommée s'employent pour vous. Homère est dans le Temple de mémoire à côté d'Alexandre; la Grèce ne s'est pas moins applaudie de ses Orateurs & de ses Poëtes, que de ses grands hommes d'Etat & de ses Guerriers; les Ecrits de Virgile & d'Horace n'ont pas moins contribué à la gloire du Règne d'Auguste, que

les soins de Mécénas & les Exploits d'Agrippa.

Oüi, Messieurs, j'ose ici combattre le préjugé si favorable à l'autorité & à la valeur. Les Belles Lettres ont par elles-mêmes un mérite moins équivoque & moins suspect : disons plus, elles contribuent, elles ajoûtent encore au mérite & à l'éclat de ces Professions brillantes. Non-seulement il est plus avantageux & plus sûr d'aller à la gloire par l'étude & les Belles Lettres; mais il est presque impossible de l'acquérir sans leur secours, & c'est à elles que l'autorité & la valeur doivent leurs plus grands avantages.

Premiere Partie.

Ce n'est pas le préjugé seul, c'est la raison & l'équité qui attachent aux places éminentes l'estime & la vénération publiques. Soit que nous regardions ceux qui les remplissent comme des Ministres établis sur nous par la Providence, soit que nous les considérions simplement comme des hommes qui se dévouënt aux besoins de l'Etat & aux soins de la République; il est sagement établi que l'on

rende honneur à leur caractère, & qu'on regarde cette obligation comme un des devoirs les plus indispensables.

Mais à quelles conditions les hommes, naturellement ennemis de la dépendance, ont ils consenti à subir le joug de l'autorité, & se sont-ils imposé ce tribut d'hommages qu'ils lui rendent? Ne le dissimulons point; l'interêt de notre orgueil n'a cédé qu'à des intérêts plus pressans. Nous avons reconnu que dans l'égalité des conditions & du pouvoir, le caprice & l'entêtement de la multitude ne pouvoient que nuire à la société; nous avons crû devoir élever au-dessus de nous des personnes sages & éclairées, qui se chargeroient de veiller au bien public; & convaincus de la nécessité de la subordination, nous avons préféré une dépendance utile à une liberté pernicieuse & funeste.

C'est donc entre les mains de ces personnes choisies que le reste des hommes dépose, pour ainsi dire, le soin de leur répos, de leurs fortunes, & de leurs vies. Quels honneurs ne doit-on pas rendre à un emploi si illustre? Mais aussi quelle application, quelle vigilance, quel travail

n'exige pas un engagement ſi important ? A qui eſt-ce, ou de nous, ou de ceux qui nous gouvernent, qu'un pareil accord a impoſé de plus grandes obligations ? Eſt-ce nous qui avons ſacrifié notre liberté ? ou n'eſt-ce pas plûtôt ces hommes publics qui ſe ſont aſſervis à tous les beſoins des particuliers, & à cette foule de devoirs qui accompagnent indiſpenſablement l'autorité ?

Comptables à leur Patrie, je ne dis pas du mal qu'ils font, ou de celui qu'ils tolèrent, mais de tout le bien qu'ils ne font pas, lorſqu'ils le peuvent ; engagez par leur miniſtère à prêter aux bonnes mœurs & à la vertu, non-ſeulement le ſecours du pouvoir & de l'autorité, mais encore celui de l'exemple ; obligez de concilier l'exacte obſervance des loix avec les tems & les conjonctures ; chargez de maintenir parmi le peuple l'ordre & la tranquillité, malgré les divers intérêts des particuliers, malgré l'étrange contrariété des eſprits & des ſentimens ; eſt-ce aſſez de tout leur tems pour des fonctions de cette étenduë ? Eſt-ce aſſez de tous leurs ſoins pour des devoirs de cette importance ? Non, MESSIEURS, que les hommes élevez

aux dignitez ne se flatent point : il faut qu'ils optent ; il faut qu'ils renoncent à l'estime publique, ou qu'ils l'acquièrent au prix de leurs plaisirs, de leurs plus chers intérêts, & de leur liberté. Ils ne sont plus à eux-mêmes, à leurs proches, à leurs amis : ils appartiennent au Public, le plus dur & le plus injuste de tous les Maîtres. Toûjours dans le Conseil ou dans l'action ; leur loisir n'est qu'une moindre contention d'esprit ; leur repos, qu'un travail plus modéré ; leur supériorité enfin, qu'une servitude honorable.

Il n'en est pas ainsi de ceux qui cultivent les talens de l'esprit & les Belles-Lettres. Bien loin de *sacrifier* à l'étude leur repos & leur liberté, c'est à elle au contraire qu'ils doivent, & le goût, & l'usage de ces biens si precieux. Qui les connoît mieux, qui en joüit plus sûrement que l'Homme de Lettres ? Tranquille au dedans de lui-même : Eh ! comment ne le seroit-il pas ? L'étude lui a appris que l'homme n'est heureux qu'autant qu'il est parvenu à sçavoir règler ses désirs : elle lui en a découvert, elle lui en a facilité les moyens ; elle l'a retiré des occasions dangereuses, où ces désirs auroient pû s'irriter

& s'aigrir. Tranquille au dehors ; ni la faveur des Grands, ni les jugemens du Peuple, ni le tumulte de la Cour, ni l'embarras des affaires, ni les plus grands évènemens, rien ne le frappe, rien ne le trouble. Que Syracuse soit emportée d'assaut ; qu'elle soit déja livrée au feu & au pillage ; que le Soldat furieux se répande par tout, Archimède, attentif à son travail, sent à peine le coup mortel dont il est frappé.

Telle est la tranquillité de l'Homme de Lettres. Que dirons-nous de son indépendance ? Libre d'une infinité de devoirs attachez aux autres Professions, il est seul arbitre de son travail & de son tems. Libre de mille passions qui agitent les autres Hommes, il n'est fortement remué, il n'est entraîné que par le goût & l'attrait de ses exercices. Libre des préjugez qui suivent toûjours l'ignorance, il ne s'attache qu'à la vérité & à la raison ; & c'est sans doute sur ces idées que les Stoïciens ont prétendu que leur Sage étoit le seul dans l'Univers qui fût véritablement souverain.

Quelle différence de ceux qui cherchent ainsi à se faire un grand Nom par l'étude

& le ſçavoir ; à ceux qui prétendent s'illuſtrer par l'éclat des honneurs & des dignitez ! Les prémiers, en travaillant pour la gloire, acquiérent ſouvent des biens plus précieux encore ; je veux dire, la raiſon & la vertu, au lieu qu'il en coûte aux autres leur repos & leur liberté. Tout eſt avantage, tout eſt profit pour ceux-là, tandis que pour ceux-ci tout eſt ſacrifice : ſacrifices ſouvent inutiles, ſi la Fortune ne prend ſoin de les faire valoir ; & c'eſt encore ici une différence avantageuſe pour l'Homme de Lettres.

Quelque puiſſant, quelque étendu que ſoit l'Empire de la Fortune, les talens de l'eſprit & le ſçavoir ne ſont pas de ſon Reſſort ; au lieu que c'eſt ſur les dignitez qu'elle exerce ſa plus cruelle tyrannie, & que c'eſt-là le grand Théatre de ſes Jeux & de ſes caprices. Je ne parle pas ſeulement de ces Infortunez qu'elle précipite tout d'un coup du faîte des grandeurs, & qui en perdant leurs dignitez, perdent auſſi l'eſtime publique, parce qu'auprés du vulgaire le mérite malheureux ceſſe preſque toûjours d'être mérite : mais ceux que la Fortune laiſſe dans les places éminentes, quelque grandes qualitez qu'ils ayent ;

ſont-ils ſûrs de ſe concilier l'approbation du Public? Non, MESSIEURS, les intentions les plus droites, la conduite la plus régulière, l'adminiſtration la plus ſage ne ſuffiſent pas : elles ne ſçauroient garantir le ſuccès des évènemens : & c'eſt à ces ſuccès que le Peuple injuſte attache le plus ſouvent ſon eſtime.

Mais s'il en coûte ſi cher, s'il eſt ſi incertain de parvenir à la gloire par l'autorité, eſt-il plus aiſé de l'acquérir par la valeur? Je parle de la valeur ambitieuſe; de cette valeur preſque toûjours formée par la vanité, & conduite par la paſſion; ſouvent téméraire, & ne devant ſon éclat qu'à la Fortune & au Hazard; toûjours tumultueuſe, & l'écuëil funeſte du repos & de la tranquillité. Si nous ne la regardons qu'en paſſant, ſon éclat nous ébloüira ſans doute : mais ſouvenons-nous que ce qui eſt le plus brillant n'eſt pas toûjours le plus ſolide. Ce ne ſont pas les tonnerres & les éclairs qui font les beaux jours : une ſérénité douce eſt bien plus agréable & moins dangereuſe qu'une clarté ſi vive & ſi éclatante.

Nous ſommes nez pour la ſociété : c'eſt à elle que nous dévons tous nos ſoins; &

les Professions différentes qui partagent la vie civile, ne sont recommandables qu'autant qu'elles contribuënt, ou à son utilité, ou à son agrément. Ainsi ce n'est pas le succès; c'est le motif qui seul peut autoriser les projets hardis & les entreprises courageuses : ainsi, sans ce retour vers l'utilité publique, les exploits les plus éclatans ne doivent être regardez que comme les suites funestes d'une férocité barbare, ou d'un emportement odieux.

En effet, la raison pourroit-elle avoüer une ardeur aveugle à rechercher le danger pour le danger même, une valeur farouche & emportée, qui, toûjours altérée de sang, n'estime ses victoires que par le nombre des malheureux qu'elles font? Si pour être Héros il suffisoit d'affronter les périls & d'envisager la mort d'un œil ferme, quelle admiration, quels éloges ne devrions-nous pas aux Cannibales! Non, MESSIEURS, ce n'est point-là ce qui fait le mérite de la valeur; bien loin de la croire un panchant cruel & une passion brutale, nous devons la regarder comme une vertu dans son usage légitime.

Mais à quel prix acquiert-elle ce glorieux

glorieux titre ? Quelles dispositions, quelles qualitez doivent la former & la suivre ? De quels caractères faut-il qu'elle soit marquée ? Le dirons-nous ? De ceux qui lui manquent presque toûjours : de l'amour de la justice, du désintéressement, de la modération, du zéle constant pour le bien public, du dévouëmenu sincère à son Prince, à sa Patrie, sans aucun retour sur soi-même, sans aucun mélange d'ambition & de vaine gloire.

Combattre sans emportement, vaincre sans orguëil, conquérir sans intérêt ; également prêt à quitter & à reprendre les armes pour l'utilité publique ; heureuses dispositions, que la raison & la Religion exigent du Guerrier ! Défendre les Autels les Loix, la Liberté, arrêter l'usurpation & l'injustice, protéger l'innocence, assûrer la paix ; suites presque nécessaires de ces heureuses dispositions ! Tel est l'emploi légitime de la valeur : tels sont les avantages que la société civile en devroit retirer. La guerre ne devroit être que le préservatif ou le remède des maux qui menacent ou qui affligent un Etat : mais la corruption des Hommes en a fait un mal plus dangereux encore ; &, par une fata-

lité malheureuse, quelque juste qu'elle soit dans son principe, quelque modérée qu'elle soit dans ses commencemens, elle devient toûjours cruelle & licentieuse dans ses progrès.

Faut-il le prouver? J'en atteste l'expérience de tous les tems : j'en atteste ces imprécations contre le Dieu de la guerre, faites dans le Paganisme, par les Peuples mêmes qui l'adoroient le plus religieusement : j'en atteste ces maximes pernicieuses qui, de siécle en siécle, ont passé jusqu'à nous, & qu'un usage continuel a, pour ainsi dire, consacrées : *Que les Réglemens n'ont point lieu contre les Gens armez : que le tems de la justice & celui de la guerre sont différens : que le bruit des armes empêche d'entendre la voix des Loix.*

Est-ce donc-là cette valeur dont les Hommes font tant de cas? Une admiration de préjugé & de coûtume sera-t-elle plus forte que la raison? Otera-t-elle le sentiment des malheurs effectifs que cette valeur traîne après elle? Le Voyageur s'arrête au pied d'une montagne à considerer un torrent qui se précipite. Des flots qui se heurtent avec un bruit horri-

ble, des rochers creusez, des bords écumeux forment un spectacle qu'il admire, tandis qu'il ne s'apperçoit pas d'un ruisseau tranquille qui serpente dans la plaine. Cependant ce torrent ravage & entraîne tout ce qu'il trouve devant lui ; tandis que ce ruisseau porte par tout l'abondance. Imiterons-nous ce Voyageur indifférent ? Ne nous faut-il que du spectacle ? & prévenus par le seul éclat de la valeur ? préférerons-nous la cause de tant de maux aux talens de l'esprit, que Ciceron appelle les vrais soûtiens de la félicité ?

Quels biens en effet ces heureux talens ne peuvent-ils pas produire, quand ils sont cultivez par l'étude ! Le sçavoir & les Belles Lettres servent dans toutes les conditions, dans toutes les conjonctures de la vie : elles servent aux Princes, en leur apprenant à gouverner les Peuples avec prudence & avec justice : elles servent aux Sujets, en les convainquant, en les instruisant de tous les devoirs de l'obéïssance : elles servent dans la bonne fortune, en donnant des règles de modération ; dans la mauvaise, en mettant des bornes au désespoir : elles servent dans les conjonctures délicates à découvrir des ressour-

ces inconnuës ; à montrer des routes cachées : dans le commerce ordinaire de la vie, elles servent à produire les vertus douces & paisibles.

L'utilité de la valeur se borne à un Peuple, à une Province, à un Royaume ; au lieu que l'Univers entier est redevable à l'Homme de-Lettres, & que son travail devient utile à la postérité la plus reculée. Éh ! de quelle utilité, MESSIEURS ! L'étude des Belles Lettres va droit au cœur & à l'esprit porter le solide & le vrai. Bien loin qu'elle cherche à procurer aux Hommes un vil intérêt, elle en inspire au contraire le mépris & l'horreur. Bien loin de remplir leur imagination de vaines idées de grandeur & d'ambition, elle leur en fait voir la vanité & le danger. Si quelquefois elle contribuë à leur élévation & à leur fortune, ce n'est que par occasion : elle n'a en vûë que de les rendre vertueux.

En effet, rien n'est plus propre que le sçavoir & les Belles Lettres à introduire toutes les vertus dans le cœur de l'Homme. Par les peintures vives & riantes qu'elles en font, elles nous les présentent belles & aimables : par les divers exem-

ples qu'elles nous proposent, elles les font voir possibles : par les préceptes qu'elles nous donnent, elles les rendent aisées. Eh ! croyons-nous, dit Ciceron, que les Scipions, les Furius, les Catons eussent employé tant de tems à l'étude des Belles Lettres, s'ils les avoient crûës inutiles à la Sagesse ? Non : ils connoissoient, ces Grands Hommes, quel est le mérite de l'étude. Une heureuse expérience leur avoit appris que c'est-là la source de toutes les vertus nécessaires pour commander. Ils sçavoient que non-seulement on peut se faire un grand Nom par les Lettres ; mais encore qu'elles sont d'une nécessité indispensable dans les Professions mêmes qui semblent tirer le plus d'éclat de leur propre fonds.

SECONDE PARTIE.

PLATON refusa aux Habitans de Cyrène de dresser pour eux un plan de Gouvernement, par la seule raison, disoit ce grand homme, que c'étoit un Peuple riche & puissant, & que rien n'est si hardi que de vouloir instruire ceux qui se croyent plus heureux que les autres.

Serai - je plus hardi que ce Philosophe ? Oserai - je aujourd'hui donner des conseils à ceux qui sont élevez aux places éminentes, ou aux emplois militaires ? Oserai - je leur faire voir par quels moyens ils peuvent se rendre recommandables ? Oüi, MESSIEURS, je ne crains pas de le dire ; ils ne rempliront les fonctions de leur ministère, qu'autant que par le Sçavoir & les Belles Lettres, ils s'en seront rendus capables.

S'il est vrai, comme quelques Auteurs l'ont prétendu, que dans les prémiers tems les Hommes ne se sont élevez les uns au - dessus des autres, qu'à proportion de la supériorité de leurs talens & de leurs connoissances : s'il est vrai que c'est - là ce qui a établi les prééminences dans le Monde, il ne nous est par permis de douter que l'étude & le sçavoir ne soient toûjours nécessaires à ceux qui commandent. Eh ! pourquoi n'admettrions - nous pas une opinion si favorable aux Muses, & en même tems si vraisemblable ? N'est - il pas naturel de penser que ces Hommes éclairez acquirent d'abord de la confiance & de l'estime, & que les autres Hommes passerent bien-tôt en leur faveur, de cette

estime à la déférence, & de la déférence au respect ? La dignité, que les Lettres n'ont pas laissé de conserver encore, malgré leur décadence, me paroît une preuve de leur prémier lustre. Si elles ont perdu le droit de conférer les honneurs & les dignitez, du moins ne leur sont-elles pas subordonnées ; & l'égalité établie dans toutes les Sociétez de Littérature, nous fait voir que si les Lettres ne sont plus les dispensatrices du pouvoir & de l'autorité, elles en sont du moins les illustres compagnes. Mais ne nous arrêtons point sur de simples présomtions, quand nous avons pour nous la raison & l'expérience.

A réflèchir mûrement sur toutes les qualitez que doivent avoir ceux qui sont préposez au Gouvernement Civil ou Militaire, n'est-on pas effrayé de l'étenduë de leurs obligations ? & l'art de commander aux autres ne semble-t-il pas au-dessus de la portée de l'Homme ? En effet, le commandement n'appartient de droit qu'à la Divinité ; & ce n'est qu'en nous rapprochant d'elle, pour ainsi dire, que nous pouvons nous rendre dignes d'être ses Ministres. Quelles vertus & quels talens ne faut-il pas à l'Homme pour remplir cet auguste emploi ?

Une grandeur & une élévation dans les vûës, qui ne lui fasse pourtant pas négliger la science des détails si nécessaire à l'Homme en place ; une profondeur dans les conseils, qui prépare les évènemens, qui en prévoye & qui en éloigne les difficultez ; libre & aisée cependant, & qui lui permette de ne délibérer quelquefois qu'avec l'occasion ; une hardiesse dans les entreprises, qui ne tienne rien de la témérité ; une prudence qui ne soit, ni lente, ni timide ; une roideur d'ame & de sentimens, qui sçache pourtant se courber par bonté & par condescendance ; du serieux, de la gravité & des graces tout ensemble, heureux concours, qui forme seul la véritable dignité ; de la modération dans les succès ; de la fermeté dans les revers .... Je m'arrête, MESSIEURS, sans achever le tableau. Tant de qualitez sont-elles nécessaires pour commander ; & peuvent-elles toutes se rassembler à la fois dans le même sujet ? Oüi, sans doute, elles le peuvent.

Quelque corrompu que soit le cœur de l'Homme, quelque borné que soit son esprit, il ne laisse pas d'avoir en lui-même les semences de toutes les vertus, & les principes de toutes les connoissances : mais

mais ces semences ne peuvent éclore & fructifier que par la culture ; ces principes ne peuvent se développer que par le travail. Quelle est cette culture, & quel est ce travail ? L'expérience & l'étude. Sans ces secours, il n'est point de génie si élevé, ni de naturel si heureux, qui puisse tirer de son propre fonds les lumières dont il a besoin pour conduire les autres. En vain compteroit-il sur sa raison : cette faculté de l'ame, si supérieure par son essence à l'instinct des bêtes ; n'est-elle pas dans l'usage mille fois plus infidéle & moins sûre, dès qu'elle a à combattre le plus petit intérêt ? Aveuglez par les passions, égarez par les préjugez, entraînez par l'habitude, à peine les secours qu'elle nous fournit suffisent-ils pour notre conduite particulière. D'où tirerons-nous ceux qui nous sont nécessaires pour conduire les autres ? Du Sçavoir & des Belles Lettres.

C'est-là que nous trouverons recueillies les réflexions des Sages de tous les tems : c'est-là que nous trouverons, non pas une Philosophie vaine & abstraite, rebutante par la sècheresse des préceptes, ou par les épines de la dispute ; mais une Philosophie d'usage & de pratique, une

sagesse attrayante par les graces dont elle est accompagnée : c'est-là que nous trouverons, non pas une Politique purement spéculative, ou des raisonnemens dictez par la flaterie ou par la passion ; mais des règles de conduite sûres & éprouvées, des conseils sincères & desintéressez. Enfin c'est-là que le Magistrat & le Guerrier doivent également chercher de quoi se rendre recommandables.

Je dis également, MESSIEURS, quoiqu'il semble d'abord que les talens de l'esprit & le sçavoir soient d'un moindre usage pour l'Homme de Guerre, dont la profession paroît tirer son principal mérite des exercices du corps, de l'action, des travaux pénibles, du mépris des périls & de la mort. Mais ce ne sont-là que les prémières dispositions du Guerrier, qui ne peuvent que le garantir du blâme & du mépris ; mais qui ne le conduiront jamais à la gloire, s'il n'y ajoûte encore les grandes lumières & les grands talens.

L'esprit, dit un illustre Moderne, est le souverain Artisan des grandes choses, des actions militaires, comme des affaires civiles. C'est par l'esprit que le fameux Démosthène, sans Soldats & sans Vaisseaux,

renverſa tous les projets de Philippe, & rendit inutiles ſes plus puiſſantes armées. Auſſi ce Prince, juſte eſtimateur du mérite, offrit-il aux Athéniens une de ſes meilleures Places, s'ils vouloient lui livrer cet Orateur. Quel Capitaine, quel Conquérant fut plus redoutable qu'un tel Homme de Lettres? C'eſt par l'eſprit que le fameux Luculle ſe rendit ſi ſupérieur à la Fortune du plus implacable Ennemi des Romains. Ses prémiers eſſais dans les armes furent des exploits éclatans. Animé d'un génie formé par l'étude, & soûtenu d'une expérience, ſi je l'oſe dire, empruntée, à peine arriva-t-il à l'armée, qu'il repouſſa, qu'il vainquit le plus grand & le plus expérimenté Capitaine de ſon tems.

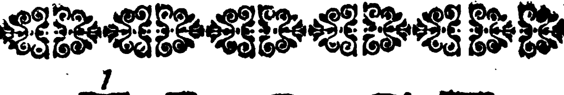
Combien d'autres exemples de l'utilité de l'étude l'Hiſtoire ne nous fourniroit-elle point! Arrêtons-nous ſeulement ſur ce que l'Antiquité nous préſente de plus reſpectable. Quels ont été les Peuples les plus renommez pour le Gouvernement & pour la Guerre? Ce ſont ceux qui ont reçu dans leur ſein, & qui ont cultivé le plus ſoigneuſement les Sciences & les Belles Lettres: ce ſont les Grecs & les Ro-

mains. Parmi les Grecs & les Romains ; quels sont les Grands Hommes qui se sont le plus distinguez dans le Gouvernement & dans le Métier des Armes ? Ce sont ceux qui ont fait des Lettres une profession encore plus particulière, les Aristides, les Catons, les Cicerons, les Aléxandres, les Xénophons, les Alcibiades, les Scipions, les Césars. Ne nous engageons pas à nommer ici tous ceux qui par le commerce des Muses, sont devenus de Grands Hommes d'Etat, ou de fameux Guerriers. Eh ! qu'est-il besoin que je les rappelle ? Oubliai-je que j'ai l'honneur de parler dans un Lieu qui, durant plusieurs siècles, a été presque l'unique Azile des Muses, & devant des Personnes prévenuës, pour ainsi dire, en naissant du mérite des Belles Lettres ? La Minerve de Toulouse en inspire l'amour à tous les Habitans de cette Ville Palladienne ; & bien plus que toutes nos Semonces, leur propre panchant les porte au sçavoir & à l'étude.

Suivez-le toûjours ce doux panchant, MESSIEURS : regardez-le comme le présage des progrès que vous ferez dans les Lettres. Ne vous rebutez point par les difficultez, ou par des succès peu favo-

rables : animez - vous à de nouveaux efforts à la vûë de la gloire qui vous attend dans l'illustre carrière qui s'ouvre ici tous les ans. Que l'étude des Belles Lettres soit donc toûjours votre plus chère occupation : que les Jeunes Gens, que ceux qui vivent dans une condition privée connoissent tout le prix d'un loisir qui peut leur être si utile & si honorable. Ils peuvent se rendre recommandables par les fruits précieux de leurs méditations & de leurs veilles. Que ceux que des emplois importans attachent à la République, ne se flatent pas de trouver ailleurs que dans l'étude cette abondance de lumières si nécessaires pour remplir dignement les fonctions de leur ministère. Que ceux qui sont engagez dans la Profession des Armes, bien loin de s'applaudir d'une ignorance honteuse, la regardent au contraire comme un obstacle à leur élévation. Qu'ils imitent le célèbre Epaminondas, qui ne livroit jamais de combat, sans avoir auparavant sacrifié aux Muses, pour détremper, disoit-il, par leur douceur, ce que le Métier des Armes a de dur & de sauvage. Qu'enfin tout le Monde reconnoisse qu'on

peut ſe faire un grand Nom par les Lettres ; & que non-ſeulement la réputation qu'elles donnent eſt la plus ſolide, la plus raiſonnable & la moins ſuſpecte ; mais encore que celle que donnent les Profeſſions les plus brillantes, tire de l'Etude & des Belles Lettres la meilleure partie de ſon éclat.



ÉLOGE DE CLEMENCE, PRONONCÉ, SUIVANT L'USAGE, LE JOUR DE LA DISTRIBUTION DES PRIX,

Par Monsieur DOUVRIER, *un des Académiciens.*

CUM Latina Lingua in universum Orbem dominaretur, Gallicaque adhuc agrestis, fines Regni Francorum non ultra fuerat progressa, sapienter à Majoribus nostris institutum fuit, Auditores ornatissimi, Latino sermone Clementiæ Isauræ Laudes celebrare, ut latiùs ipsius gloria se extenderet, utque ita variæ Gentes faciliùs discerent, quantùm

humanitatis ſtudia ipſi debeant ; ſed cùm Gallica Lingua ita fuerit perpolita, & emicuerit, ut commune Populorum idioma videatur, non immeritò mos antiquus commutatus eſt : hinc tamen evenit ut noviſſimus uſus cæteris Oratoribus perutilis, mihi ſoli ſit noxius : meâ enim intereſſet Linguâ minus cognitâ munere meo defungi, ut quantùm argumento Orator detraxiſſet, paucioribus innoteſceret.

MESSIEURS,

Dans le deſſein que *j'ai* formé de faire l'Eloge de Clémence Iſaure, *dois-je*, pour m'enhardir, rappeller à mon eſprit l'idée des Orateurs que l'on a entendus en ce Lieu, & dont j'occupe aujourd'hui la place. L'amour propre, tout ingénieux qu'il eſt à nous flater, en détourne ma vûë, m'en fait craindre la comparaiſon. Je ſens, je l'avouë, qu'il me manque pour réüſſir, comme eux, ce génie qui inſpire des tours heureux, cette exactitude & cette élégance dans le ſtile & dans l'élocution, qui donnent un caractère de nouveauté à ce qui paroîtroit uſé ſans ces

ſecours.

ſecours. Ces Orateurs ont ſçû détruire la prévention qui révolte ordinairement contre les Eloges ; & par un effet bien merveilleux de leur Art, rendre intéreſſans des ſujets où tout l'Art ſemble quelquefois inutile, pour ménager une attention favorable.

Mais que dis-je, MESSIEURS ? le principal avantage qu'ont eu juſqu'à préſent les Panégyriſtes de Clémence Iſaure, je puis le partager avec eux : c'eſt autant ſans doute à votre reconnoiſſance qu'à leurs talens, qu'ils ont dû vos applaudiſſemens. Senſibles aux bienfaits de cette illuſtre Fondatrice des Jeux Floraux, vous écoutez avidement tout ce qui peut en rappeller la mémoire. Reconnoiſſance vive & féconde, unique ſource de ma confiance, préſage favorable de mon ſuccès.

Des Peuples entiers célèbrent tous les ans, par des Fêtes ſolennelles, & par des Sacrifices, le retour de cet Aſtre brillant, qui de ſes regards bienfaiſans réjoüit & fertiliſe toute la Nature : plus éclairez que ces Peuples ſuperſtitieux, nous décernons auſſi tous les ans à Clémence Iſaure, non un culte religieux, mais une Fête magnifique, & un tribut d'hommages, pour les biens dont nous lui ſommes redevables.

En vain mépriſant les loüanges, elle s'y

dérobe par sa modestie ; en vain elle a tâché de nous laisser ignorer ce qu'elle a été dans le tems même qu'elle travailloit si généreusement à nous faire recueillir les fruits de son amour pour les Belles Lettres ; nous sauverons son nom & sa gloire d'un éternel oubli, à la faveur de ces Eloges qu'on renouvelle ici tous les ans, plus sûrs garants de son immortalité, que cette Statuë magnifique, que cette Table d'Airain, où l'on lit, en caractères respectables, ses dernières dispositions ; enfin, que ces preuves authentiques de la dotation qu'elle a faite des Jeux Floraux, dont les Archives publiques sont les dépositaires.

Clémence-Isaure, dans des siècles grossiers, forme le noble dessein de rétablir l'Empire des Belles Lettres ; la sagesse & la générosité conduisent son entréprise ; un succès glorieux que nous admirons, & dont nous ressentons aujourd'hui les effets, couronne ses soins. Quelle source de gloire pour elle ! quels motifs de reconnoissance pour nous !

La France languissoit depuis long-tems dans l'ignorance ; les Beaux Arts y etôient négligez ; les Belles Lettres & les Sciences proscrites ou défigurées ; la politesse des mœurs, la douceur & l'agrément de

la societé étoient inconnus ou méprisez telle est l'idée que nous donnent des François nos meilleurs Historiens.

Dans cette Cité si chère autrefois aux Muses & à Minerve, il paroît une Héroïne d'un caractère nouveau : gémissant sur l'état affreux où se trouvoient rèduits l'esprit & les moeurs dans sa Patrie, elle forme le noble dessein de les y rétablir : dénuée de ces appuis brillans, dont l'autorité garantit presque toûjours le succès des entreprises les plus téméraires ; au milieu d'une Région, où des jours sereins ne luisoient plus depuis long-tems ; intimidée sans doute, & par sa propre foiblesse, & par des obstacles qui paroissoient difficiles à surmonter, elle tente cependant de tracer une route qui pût ramener sûrement à l'amour des Belles Lettres, source féconde de la douceur & de la régularité des mœurs.

En effet, la raison & l'expérience ne nous apprennent-elles pas également que le cœur acquiert souvent de la droiture, par les secours que lui prête l'esprit. La connoissance des Belles Lettres nous fait rentrer en nous-mêmes ; nous y puisons des leçons, des exemples qui nous flatent & nous touchent également, en nous instruisant des préceptes & des

actions des Grands Hommes ; nous apprenons à rougir de ne pas vivre comme eux. C'est une lumière salutaire, dont l'éclat brille à nos esprits, & les éclaire, & dont la chaleur bienfaisante échauffe & pénètre nos cœurs : mais c'est sur tout de la Poësie que nous devons attendre ces secours. Les leçons qu'elle enveloppe sous l'appât séduisant de la cadence & de l'harmonie, trouvent le cœur, que cette amorce attire, disposé à les goûter. L'amour propre, ennemi de toute contrainte, se révolte contre des instructions arides, proposées sans ménagement : il embrasse avec joye celles qui se présentent à lui, déguisées sous l'apparence *flateuse du plaisir.*

Aussi Clémence Isaure s'arrêta-t-elle à cette partie des Belles Lettres, si propre à en rappeller le goût. Elle trace des règles proportionées aux lumières de ses Elèves encore grossiers: elle s'assûre de l'application de leur esprit, en flatant leur cœur par la plus intéressante de ses passions. L'Eloge de l'Amour & de ses divers caractères devient l'objet de leur travail & de leurs exercices : bien-tôt il se forme une Société, où la délicatesse dans les sentimens & dans la manière de les exprimer, commence à se faire sentir : déja

l'on éprouve les douceurs d'un commerce tendre, où le cœur & l'esprit trouvent également ce qui leur convient.

Appuyées de ce secours, les Belles s'assûrent les cœurs par un nouveau titre ; elles joignent à leurs autres charmes ceux de l'esprit. Instruites de leurs véritables intérêts, elles sentent que la beauté seule est peu capable de leur ménager des conquêtes, ou du moins de les leur conserver. Finesse, agrément, politesse dans l'esprit ; connoissances exquises, choisies & mises en œuvre par le bon goût, vous êtes sans doute la source la plus féconde des triomphes du Beau Sexe : vous faites qu'on est encore aimable dans une saison de la vie, où le mérite acquis devient essentiel pour conserver cet avantage ; vous formez enfin un commerce délicat entre les deux Sexes, dont l'esprit est souvent le seul principe, l'agrément & les charmes de la société, les seuls liens & le seul objet.

Tels furent les fruits naissans des prémières démarches que fit Clémence Isaure, pour rétablir l'Empire des Belles Lettres. En vain cependant auroit-elle envisagé les précieux avantages que leur règne devoit procurer à sa Patrie, si elle n'avoit persévéré avec constance à les soû-

tenir, & si la générosité & la sagesse n'avoient conduit un dessein qu'avoit formé l'amour de la véritable gloire.

En effet, MESSIEURS, il n'en coûte souvent qu'à notre imagination pour former de grands desseins. L'ambition de se faire un grand Nom, des vûës d'intérêt ou de plaisir peuvent lui présenter de grandes idées; elle les embrasse avidement, & s'y arrête : mais peut-on, sans se flater, compter sur un succès heureux, que par la justesse de ses mesures ?

Clémence connoissoit que pour protéger utilement les Belles Lettres, l'autorité, attachée à un grand Nom, étoit d'un puissant secours : dénuée de cet avantage, sa générosité lui montre une route, moins brillante peut-être aux yeux du vulgaire; mais, j'oserai le dire, plus glorieuse, & garante, à plus juste titre, du succès.

Car enfin les Sciences & les Beaux Arts, qui devoient leur éclat à la faveur de Mécène, l'auroient perdu sans doute, après la mort de ce Grand Homme, si de nouveaux Protecteurs ne les avoient soûtenus. D'ailleurs tous les Hommes se laissant entraîner par un intérêt plus ou moins délicat, selon leur différent caractère, on doit ménager cet intérêt dans les Hom-

mes de Lettres, en paroissant le confondre avec l'honneur. Aussi Clémence Isaure entreprend-elle de réveiller leur émulation. Elle propose des Prix pour les meilleurs Ouvrages : elle en assûre la distribution à la Postérité, aux dépens de sa fortune, qu'elle sacrifie généreusement à la gloire des Beaux Arts. Ne craignons pas de comparer notre illustre Fondatrice avec ce Favori d'Auguste. Je sçai que Mécène se faisoit un honneur distingué de protéger les Hommes de Lettres qui fleurissoient sous le règne de son Maître ; qu'il partagea sa faveur avec eux ; qu'il leur ménagea des ressources contre les caprices de la Fortune : aussi lui prodiguèrent-ils leur encens. Ils relevèrent avec art l'éclat de ses vertus : ils portèrent plus loin leur reconnoissance : ils parurent persuadez que c'étoit seulement en marchant sur ses traces qu'on pouvoit aspirer à l'immortalité.

Cependant, MESSIEURS, (qu'il me soit permis de le dire) ses vûës, renfermées dans son siècle, ne se portent point sur l'avenir : sensible aux loüanges, il ne parut rechercher que celles qu'il pouvoit goûter par lui-même. Quelle source intarissable d'Eloges, si cessant de tourner vers lui seul le fruit de son attention pour

les Sçavans, il s'étoit attaché quelquefois aux intérêts de la Postérité ! Il étoit aisé à ce Favori des Muses, Maître en quelque manière de l'Empire du Monde par les graces dont Auguste lui laissoit la dispensation, d'assûrer les Belles Lettres contre le mauvais goût & la barbarie qui pouvoient se rèpandre dans les siècles à venir. Son crédit lui auroit aisément ménagé la destination d'une légère partie de ces thrésors dont regorgeoit l'Empire Romain : thrésors consacrez au luxe, aux plaisirs, à l'ambition, qui ne produisirent que la mollesse, la corruption des mœurs; enfin la chûte funeste de cette République florissante.

Clémence Isaure au contraire, négligeant sa propre gloire, s'arrête uniquement à celle de sa Patrie. Plus attentive à mériter les Eloges qu'à se les attirer, elle porte ses vûës sur la Postérité la plus reculée ; elle lui consacre généreusement des biens périssables en eux-mêmes, il est vrai ; mais qui deviennent immortels par l'usage glorieux auquel elle les destine : elle fonde des Prix capables de réveiller, & dignes de récompenser à l'avenir l'émulation des Gens de Lettres : elle en assûre la distribution à jamais, en en confiant les fonds à des Dépositaires

honorables,

honorables *a*, qui par leur prudence, leur fidélité & leur authorité pûssent les conserver toûjours entiers, & les garantissent des accidens qu'entraîne inévitablement une longue suite de siècles, & que sa sagesse lui faisoit prévoir.

Hommes ambitieux, qui soûpirez aprés l'immortalité, quelle route prenez-vous pour vous l'assûrer? Croyez-vous que vos Noms superbes, gravez sur le Marbre & sur l'Airain, résistent au pouvoir des tems? Il les consumera inévitablement. Vous vous flatez sans doute qu'ébloüis par les inutiles restes de votre orgueil, que vous tâchez de vous faire survivre; nous donnerons des Eloges à ce qui marque plûtôt votre foiblesse que votre vertu; inutile précaution pour sauver votre Nom de l'oubli! Que reste-t-il de tous ces Grands Hommes dans les Villes qu'ils construisirent avec tant de magnificence, & qu'ils dotèrent de leur Nom? Ce Nom qu'ils vouloient rendre respectable en l'éternisant, ces Villes l'ont perdu, en devenans la proye d'un nouveau Vainqueur: à peine y découvre-t-on quelques vestiges de leur frivole ambition.

Vous, que mille vertus rendent digne

a Messieurs les Capitouls.

de servir de modéle à sa Postérité, en vain accorderez-vous une protection éclatante aux Sçavans qui brillent sous vos yeux. Ils consacrent, il est vrai, votre Nom dans leurs Ouvrages; mais ces Ouvrages eux-mêmes ne périssent-ils pas souvent aprés eux? Que cette perte nous laisse ignorer de mérite & de grandes actions! Souhaitez, il est juste, pour l'intérêt de ceux qui viendront aprés vous, de perpétuer une gloire que vous avez achetée si cher; mais vous n'y réüssirez qu'en devenant, comme Clémence Isaure, le Protecteur des Belles Lettres, même aprés que vous ne serez plus. Vous vous assûrerez par-là des Eloges toûjours nouveaux: ils seront plus vrais, plus sincères; ils formeront un tissu brillant de loüanges, que le tems même conservera, loin de les effacer.

Tels sont les Eloges, que jusqu'en ce jour on a décernez à Clémence Isaure. Sa mémoire, déposée dans le sein de nos Jeux, comme dans un Temple respectable, frappera les regards de la Postérité la plus reculée; & tous les progrés que feront à l'avenir les Sciences & les Beaux Arts, à la faveur de cette célèbre Académie, remonteront comme à leur source,

vers l'illustre Fondatrice des Jeux Floraux, Clémence Isaure, en les instituant paroît avoir eu le dessein d'imiter en quelque manière ceux qu'on célébroit autrefois chez les Grecs & les Romains. Ces Peuples, modéles respectables de sagesse, d'habileté & de zéle pour la Patrie, s'attachèrent avec soin à élever leurs jeunes Citoyens, & cherchèrent à leur donner de l'amour pour la gloire, en proposant des Eloges & des récompenses pour les Vainqueurs. Mais, MESSIEURS, ces Peuples si polis, si éclairez, n'eurent-ils pas presque toûjours en vûë, dans leurs Jeux, des courses d'Animaux, des danses, des combats cruels, où l'œil du Spectateur n'étoit réjoüi, qu'à mesure que la scène étoit ensanglantée? Pernicieuses leçons, vous inspirâtes peut-être l'esprit de sédition à Pisistrate, & à tous ces autres Tyrans qui tinrent si long-tems Athènes captive; on vous doit peut-être à Rome la conjuration de Catilina, la guerre civile; enfin la ruine entière de la liberté.

Nos Jeux au contraire, MESSIEURS, ont toûjours été destinez aux exercices de l'esprit, à la culture des Belles Lettres, à former la politesse des mœurs, objets sans doute, & plus nobles, & plus

intéressans. Clémence Isaure consacre ses Prix aux plus délicates productions d'un génie heureux. Les Grecs & les Romains réservoient ordinairement les leurs à ceux qui luitoient avec plus de souplesse & plus de grace, ou à ceux dont les Coursiers plus agiles leur faisoient remporter le Prix de la course.

Avoüons pourtant, MESSIEURS, que nous ne devons pas juger du mérite de nos Jeux par l'éclat dont nous les voyons briller aujourd'hui. Dans des siècles encore grossiers, les ténèbres n'ont pû se dissiper que successivement. Tel le Soleil fait annoncer son retour sur nos têtes par une clarté douteuse.

Démêle-t-on dans ces Ouvrages que nous conservons dans nos Registres, par respect pour leur ancienneté, une conduite sage & judicieuse dans le dessein; du discernement, de la noblesse, du sublime dans les idées; la clarté, la brièveté, la douceur, la légèreté, l'énergie si nécessaires dans le stile; le choix, la justesse dans les expressions: y voit-on régner toûjours de la finesse dans le tour, une harmonie nombreuse dans la cadence, une scrupuleuse régularité dans la rime; de la vraisemblance, de la vivacité dans

les caractères ; de la bienséance & de l'élévation dans les sentimens : enfin ces fictions heureuses, ces figures hardies, & cet enthouziasme produit par le génie, mais tempéré par la raison, qui font le caractère distinctif de la grande & de la belle Poësie. Non, sans doute, MESSIEURS, c'est à notre siécle si fécond en merveilles, qu'étoit réservée la gloire de faire briller l'esprit avec tous ses divers ornemens ; d'atteindre à un degré de perfection ignoré de ceux qui nous ont précèdez. Heureux si par de nouveaux efforts, nous empêchons la Postérité d'avoir sur nous le même avantage !

Dois-je cependant, pour rehausser le lustre des Jeux Floraux, vous les représenter comme une règle à la plûpart des Sociétez établies pour la culture des Belles Lettres : dois-je montrer à vos yeux une Nation voisine emprunter nos Loix & nos Statuts: l'Italie entière devenuë barbare par l'invasion de tous ces Peuples féroces qui l'avoient si souvent ravagée, faire, sur notre exemple, rentrer l'esprit dans ses prémiers droits : vous faire envisager enfin presque tout le reste de l'Europe animé d'une noble émulation, qui cherche à s'éclairer. Non ; sans doute ,

MESSIEURS, les Jeux Floraux ne doivent pas, pour briller, emprunter un éclat qui pourroit paroître étranger. Embellis par l'établissement d'une Académie, moins célèbre sans doute par le rang & la distinction de ceux qui la composent, que par la justesse de leurs décisions & les lumières de leur esprit.

Que manque-t-il à la gloire de Clémence Isaure ? Ses Prix sont annoncez : on s'empresse, on accourt de toutes parts pour tâcher de les mériter. Les Auteurs célèbres se taisent, & ne font parler en leur faveur que leurs Ouvrages : ils ne témoignent le regret qu'ils ont de la préférence qu'on donne à leurs Rivaux, que par les nouveaux efforts qu'ils font pour l'obtenir à leur tour. Les Pindares y sont sûrs du triomphe ; & nos Corinnes n'attendent la victoire que des charmes de leur esprit. Que dirai-je de plus ? On couronne les Vainqueurs dans un Capitole auguste, où l'on voit rassemblé ce que renferme Toulouse de plus distingué & d'un goût plus exquis, de l'un & de l'autre Sexe ; & par une Fête solennelle, tous les Citoyens concourent à publier la gloire de Clémence Isaure, & à manifester leur reconnoissance.

FIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nos bien-amez les Chancelier, Mainteneurs & Académie des Jeux Floraux, établis en notre ville de Toulouse, nous ont fait remontrer que voulant se choisir, suivant la liberté que nous leur en avons donnée par l'Article XXXIII. de leurs Statuts, un Imprimeur, pour l'Impression des *Pièces, Ouvrages, Recueils & Résultats de leurs Assemblées*, ils auroient encore besoin de nos Lettres de Privilége, qu'ils nous ont trés-humblement fait supplier de vouloir leur accorder. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter lesdits Exposans, Nous leur avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'ils voudront choisir, lesdites Pièces de ladite Académie, en telle forme, marge, caractère, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon leur semblera, & de les faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems & espace de dix années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toute sorte de Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangère dans aucun Lieu de notre obéïssance; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la Permission expresse & par écrit desdits Exposans, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers ausdits Exposans, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris; & ce dans trois mois de la date d'icelles: que l'Impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Règlemens de la Librairie: qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de